

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

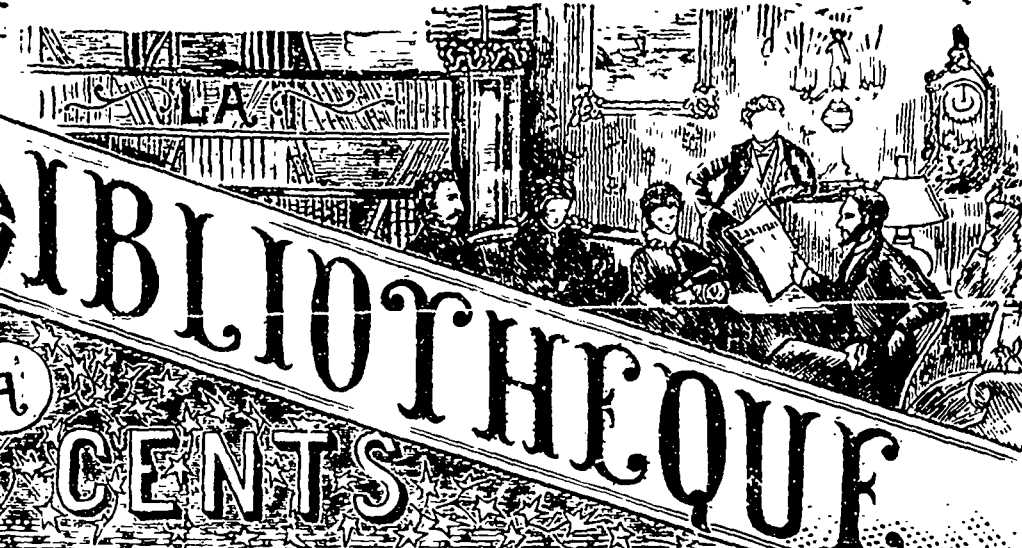
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 13 OCTOBRE 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 1

L'HOMME A L'OREILLE CASSEE

Par EDMOND ABOUT



Et l'on entendit le bruit d'un gros baiser.

L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE

Par EDMOND ABOUT

PREMIÈRE PARTIE

LE CRIME DE JEAN MEISER

I

OU L'ON TUE LE VEAU GRAS POUR FÊTER LE RETOUR D'UN ENFANT ÉCONOME

Le 18 mai 1859, M. Renault, ancien professeur de physique et de chimie, actuellement propriétaire à Fontainebleau et membre du conseil municipal de cette aimable petite ville, porta lui-même à la poste la lettre suivante :

« A monsieur Léon Renault, ingénieur civil bureau restant, Berlin, Prusse.

« Mon cher enfant,

« Les bonnes nouvelles que tu as datées de Saint-Petersbourg nous ont causé la plus douce joie. Ta pauvre mère était souffrante depuis l'hiver ; je ne t'en avais pas parlé de peur de t'inquiéter à cette distance. Moi-même je n'étais guère vaillant ; il y avait encore une troisième personne (tu devineras son nom si tu peux) qui languissait de ne pas te voir. Mais rassure-toi, mon cher Léon : nous renaissions à qui mieux mieux depuis que la date de ton retour est à peu près fixée. Nous commençons à croire que les mines de l'Oural ne dévoront pas celui qui nous est plus cher que tout au monde. Dieu soit loué ! Cette fortune si honorable et si rapide ne t'aura pas coûté la vie, ni même la santé, s'il est vrai que tu aies pris de l'embouppoint dans le désert, comme tu nous l'assures. Nous ne mourrons pas sans avoir embrassé notre fils ! Tant pis pour toi si tu n'as pas terminé là-bas toutes tes affaires : nous sommes trois qui avons juré que tu n'y retournerais plus. L'obéissance ne te sera pas difficile, car tu seras heureux au milieu de nous. C'est du moins l'opinion de Clémentine... J'ai oublié que je m'étais promis de ne pas la nommer ! Maître Bonnavet, notre excellent voisin, ne s'est pas contenté de placer tes capitaux sur bonne hypothèque ; il a rédigé dans ses moments perdus un petit acte fort touchant, qui n'attend plus que ta signature. Notre digne maire a commandé à ton intention une écharpe neuve qui vient d'arriver de Paris. C'est toi qui en auras l'étréne. Ton appartement, qui sera bientôt *voire* appartement, est à la hauteur de ta fortune présente. Tu demeures... mais la maison a tellement changé depuis trois ans, que mes descriptions seraient lettre close pour toi. C'est M. Audret, l'architecte du château impérial, qui a dirigé les travaux. Il a voulu absolument me construire un laboratoire digne de Thénard ou de Desprez. J'ai eu beau protester et dire que je n'étais plus bon à rien, puisque mon célèbre mémoire sur la *Condensation des gaz* en est toujours au chapitre IV, comme ta mère était de complicité avec ce vieux scélérat-d'ami, il se trouve que la Science a désormais un temple chez nous. Une vraie boutique à sorcier, suivant l'expression pittoresque de ta vieille Gothon. Rien n'y manque, pas même une machine à vapeur de quatre chevaux : qu'en ferai-je ? hélas ! Je compte bien cependant que ces dépenses ne seront pas perdues pour tout le monde. Tu ne vas pas t'endormir sur tes lauriers. Ah ! si j'avais eu ton bien lorsque j'avais ton âge ! J'aurais consacré mes jours à la science pure, au lieu d'en perdre la meilleure partie avec ces pauvres petits jeunes gens qui ne profitaient de ma classe que pour lire M. Paul de Kock ! J'aurais été ambitieux ! J'aurais voulu attacher mon nom à la découverte de quelque loi bien générale, ou tout au moins à la construction de quelque instrument bien utile. Il est trop tard aujourd'hui ; mes yeux sont fatigués et le cerveau lui-

même refuse le travail. A ton tour, mon garçon ! Tu n'as pas vingt-six ans, les mines de l'Oural t'ont donné de quoi vivre à l'aise, tu n'as plus besoin de rien pour toi-même, le moment est venu de travailler pour le genre humain. C'est le plus vif désir et la plus chère espérance de ton vieux bonhomme de père qui t'aime et qui t'attend les bras ouverts.

« J. RENAULT, »

« P. S. Par mes calculs, cette lettre doit arriver à Berlin deux ou trois jours avant toi. Tu auras déjà appris par les journaux du 7 courant la mort de l'illustre M. de Humboldt. C'est un deuil pour la science et pour l'humanité. J'ai eu l'honneur d'écrire à ce grand homme plusieurs fois en ma vie, et il a daigné me répondre une lettre que je conserve pieusement. Si tu avais l'occasion d'acheter quelque souvenir de sa personne, quelque manuscrit de sa main, quelque fragment de ses collections, tu me ferais un véritable plaisir. »

Un mois après le départ de cette lettre, le fils tant désiré rentra dans la maison paternelle. M. et Mme Renault, qui vinrent le chercher à la gare, le trouvèrent grand, grossi et embelli de tout point. A dire vrai, ce n'était pas un garçon remarquable, mais une bonne et sympathique figure. Léon Renault représentait un homme moyen, blond, rondelet et bien pris. Ses grands yeux bleus, sa voix douce et sa barbe soyeuse indiquaient une nature plus délicate que puissante. Un cou très-blanc, très-ronde et presque féminin, tranchait singulièrement avec son visage roussi par le hâle. Ses dents étaient belles, très-mignones, un peu rentrantes, nullement aiguës. Lorsqu'il ôta ses gants, il découvrit deux petites mains carrées, assez fermes, assez douces, ni chaudes, ni froides, ni sèches ni humides, mais agréables au toucher et soignées dans la perfection.

Tel qu'il était, son père et sa mère ne l'auraient pas échangé contre l'Apollon du Belvédère. Quelques vieux amis de la maison, un médecin, un architecte, un notaire étaient accourus à la gare avec les bons parents : chacun d'eux eut son tour, chacun lui donna l'accolade, chacun lui demanda s'il se portait bien, s'il avait fait bon voyage ? Il écouta patiemment et même avec joie cette mélodie banale dont les paroles ne signifiaient pas grand'chose, mais dont la musique allait au cœur, parce qu'elle venait du cœur.

On était là depuis un bon quart d'heure, et le train avait repris sa course en sifflant, et les omnibus des divers hôtels s'étaient lancés l'un après l'autre au grand trot dans l'avenue qui conduit à la ville ; et le soleil de juin ne se lassait pas d'éclairer cet heureux groupe de braves gens. Mais Mme Renault s'écria tout à coup que le pauvre enfant devait mourir de faim, et qu'il y avait de la barbarie à retarder si longtemps l'heure de son dîner. Il eut beau protester qu'il avait déjeuné à Paris et que la faim parlait moins haut que la joie : toute la compagnie se jeta dans deux grandes calèches de louage, le fils à côté de la mère, le père en face, comme s'il ne pouvait rassasier ses yeux de la vue de ce cher fils. Une charrette venait derrière avec les malles, les grandes caisses longues et carrées et tout le bagage du voyageur. A l'entrée de la ville, les cochers firent claquer leur fouet, le charretier suivit l'exemple, et ce joyeux tapage attira les habitants sur leurs portes et anima un instant la tranquillité des rues. Mme Renault promenait ses regards à droite et à gauche, cherchant des témoins à son triomphe et saluant avec la plus cordiale amitié des gens qu'elle connaissait à peine. Plus d'une mère la salua aussi, sans presque la connaître, car il n'y a pas de mère indifférente à ces bonheurs-là, et d'ailleurs la famille de Léon était aimée de tout le monde ! Et les voisins s'abordaient en disant avec une joie exempte de jalousie :

« C'est le fils Renault, qui a travaillé trois ans dans les mines de Russie et qui vient partager sa fortune avec ses vieux parents ! »

Léon aperçut aussi quelques visages de connaissance, mais non tous ceux qu'il souhaitait de revoir. Car il se pencha un instant à l'oreille de sa mère en disant : « Et Clémentine ? »

Cette parole fut prononcée si bas et de si près que M. Renault lui-même ne put connaître si c'était une parole ou un baiser. La bonne dame sourit tendrement et répondit un seul mot : "Patience !" Comme si la patience était une vertu bien commune chez les amoureux !

La porte de la maison était toute grande ouverte, et la vieille Gothon sur le seuil. Elle levait les bras au ciel et pleurait comme une bête, car elle avait connu le petit Léon pas plus haut que cela ! Il y eût encore une belle embrassade sur la dernière marche du perron entre la brave servante et son jeune maître. Les amis de M. Renault firent mine de se retirer par discrétion, mais ce fut peine perdue : on leur prouva clair comme le jour que leur couvert était mis. Et quand tout le monde fut réuni dans le salon, excepté l'invisible Clémentine, les grands fauteuils à médaillon tendirent leurs bras vers le fils de M. Renault ; la vieille glaco de la cheminée se réjouit de refléter son image, le gros lustre de cristal fit entendre un petit carillon, les mandarins de l'étagère se mirent à branler la tête en signe de bienvenue, comme s'ils avaient été des pates légitimes et non des étrangers et des païens. Personne ne saurait dire pourquoi les baisers et les larmes recommencèrent alors à pleuvoir, mais il est certain que ce fut comme une deuxième arrivée.

"La soupe !" cria Gothon.

Mme Renault prit le bras de son fils, contrairement à toutes les lois de l'étiquette, et sans même demander pardon aux respectables amis qui se trouvaient là. A peine s'excusa-t-elle de servir l'enfant avant les invités. Léon se laissa faire et bien lui en prit : il n'y avait pas un convive qui ne fût capable de lui verser le potage dans son gilet plutôt que d'y goûter avant lui.

"Mère, s'écria Léon la cuiller à la main, voici la première fois, depuis trois ans, que je mange de bonne soupe !"

Mme Renault se sentit rougir d'aise et Gothon cassa quelque chose ; l'une et l'autre s'imaginèrent que l'enfant parlait ainsi pour flatter leur amour-propre, et pourtant il avait dit vrai. Il y a deux choses en ce monde que l'homme ne trouve pas souvent hors de chez lui : la bonne soupe est la première ; la deuxième est l'amour désintéressé.

Si j'entreprenais ici l'énumération véridique de tous les plats qui parurent sur la table, il n'y aurait pas un de mes lecteurs à qui l'eau ne vint à la bouche. Je crois même que plus d'une lectrice délicate risquerait de prendre une indigestion. Ajoutez, s'il vous plaît, que cette liste se prolongerait jusqu'au bout du volume et qu'il ne me resterait plus une seule page pour écrire la merveilleuse histoire de Fougas. C'est pourquoi je retourne au salon, où le café est déjà servi.

Léon prit à peine la moitié de sa tasse, mais gardez-vous d'en conclure que le café fût trop chaud ou trop froid, ou trop sucré. Rien au monde ne l'eût empêché de boire jusqu'à la dernière goutte, si un coup de marteau frappé à la porte de la rue n'avait retenti jusque dans son cœur.

La minute qui suivit lui parut d'une longueur extraordinaire. Non ! jamais dans ses voyages, il n'avait rencontré une minute aussi longue que celle-là. Mais enfin Clémentine parut, précédée de la digne Mlle Virginie Sambucco, sa tante. Et l'on entendit le bruit d'un gros baiser.

Clémentine était, aux yeux de Léon Renault, la plus jolie personne du monde. Il l'aimait depuis un peu plus de trois ans, et c'était un peu pour elle qu'il avait fait le voyage de Russie. En 1856, elle était trop jeune pour se marier et trop riche pour qu'un ingénieur à 2400 fr pût déceimment prétendre à sa main. Léon, en vrai mathématicien, s'était posé le problème suivant : "Étant donnée une jeune fille de quinze ans et demi, de 8000 francs de rentes et menacée de l'héritage de Mlle Sambucco, soit 200 000 fr. de capital, faire une fortune au moins égale à la sienne dans un délai qui lui permette de devenir grande fille sans lui laisser le temps de passer vieille fille." Il avait trouvé la solution dans les mines de cuivre de l'Oural.

Durant trois longues années, il avait correspondu indirectement avec la bien-aimée de son cœur. Toutes les lettres qu'il écrivait à son père ou à sa mère passaient aux mains de mademoiselle Sambucco, qui ne les cachait pas à Clémentine. Quelquefois même on les lisait à voix haute, en famille, et jamais M. Renault ne fut obligé de sauter une phrase, car Léon n'écrivait rien qu'une jeune fille ne pût entendre. La tante et la nièce n'avaient pas d'autres distractions ; elles vivaient retirées dans une petite maison, au fond d'un beau jardin, et elles ne recevaient que de vieux amis. Clémentine eut donc peu de mérite à garder son cœur pour Léon. A part un grand colonel de cuirassiers qui la poursuivait quelquefois à la promenade, aucun homme ne lui avait fait la cour.

Elle était bien belle pourtant, non-seulement aux yeux de son amant, ou de la famille Renault, ou de la petite ville qu'elle habitait. La province est encline à se contenter de peu. Elle donne à bon marché les réputations de jolie femme et de grand homme, surtout lorsqu'elle n'est pas assez riche pour se montrer exigeante. C'est dans les capitales qu'on prétend n'admirer que le mérite absolu. J'ai entendu un maire de village qui disait, avec un certain orgueil : "Avouez que ma servante Catherino est bien jolie pour une commune de six cents âmes !" Clémentine était assez jolie pour se faire admirer dans une ville de huit cent mille habitants. Figurez-vous une petite créole blonde, aux yeux noirs, au teint mat, aux dents éclatantes. Sa taille était ronde et souple comme un jonc. Quelles mains mignonnes elle avait, et quels jolis pieds andalous, cambrés, arrondis en fer à repasser ! Tous ses regards ressemblaient à des sourires, et tous ses mouvements à des caresses. Ajoutez qu'elle n'était ni sottise, ni paresseuse, ni même ignorante de toutes choses, comme les petites filles élevées au couvent. Son éducation, commencée par sa mère, avait été achevée par deux ou trois vieux professeurs respectables, du choix de M. Renault, son tuteur. Elle avait l'esprit juste et le cerveau bien meublé. Mais, en vérité, je me demande pourquoi j'en parle au passé, car elle vit encore, grâce à Dieu, et aucune de ses perfections n'a péri.

II

DÉBALLAGE AUX FLAMBEAUX

Vers dix heures du soir, mademoiselle Virginie Sambucco dit qu'il fallait penser à la retraite ; ces dames vivaient avec une régularité monastique. Léon protesta, mais Clémentine obéit : ce ne fut pas sans laisser voir une petite moue. Déjà la porte du salon était ouverte et la vieille demoiselle avait pris sa capuche dans l'antichambre, lorsque l'ingénieur, frappé subitement d'une idée, s'écria :

"Vous ne vous en irez certes pas sans m'aider à ouvrir mes malles ! C'est un service que je vous demande, ma bonne mademoiselle Sambucco !"

La respectable fille s'arrêta ; l'habitude la poussait à partir ; l'obligeance lui conseillait de rester ; un atome de curiosité fit pencher la balance.

"Quel bonheur !" dit Clémentine en restituant à la patère la capuche de sa tante.

Mme Renault ne savait pas encore où l'on avait mis les bagages de Léon. Gothon vint dire que tout était jeté pêle-mêle dans la boutique à sorcier, en attendant que monsieur désignât ce qu'il fallait porter dans sa chambre. Toute la compagnie se rendit avec les lampes et les flambeaux dans une vaste salle du rez-de-chaussée où les fourneaux, les cornues les instruments de physique, les caisses, les malles, les sacs de nuit, les cartons à chapeau et la célèbre machine à vapeur formaient un spectacle confus et charmant. La lumière se jouait dans cet intérieur comme dans certains tableaux de l'école hollandaise. Elle glissait sur les gros cylindres jaunes de la machine électrique, rebondissait sur les matras de verre mince, se heurtait à deux réflecteurs argentés et accrochait en passant un magnifique baromètre de Fortin. Les Renault et leurs

amis, groupés au milieu des malles, les uns assis, les autres debout, celui-ci orné d'une lampe et celui-là d'une bougie, n'étaient rien au pittoresque du tableau.

Léon, armé d'un trousseau de petites clefs, ouvrait les malles l'une après l'autre. Clémentine était assise en face de lui sur une grande boîte de forme oblongue, et elle le regardait de tous ses yeux avec plus d'affection que de curiosité. On commença par mettre à part deux énormes caisses carrées qui ne renfermaient que des échantillons de minéralogie, après quoi l'on passa la revue des richesses de toute sorte que l'ingénieur avait serrées dans son linge et ses vêtements.

Une douce odeur de cuir de Russie, de thé de caravane, de tabac du Levant et d'essence de roses se répandit bientôt dans l'atelier. Léon rapportait un peu de tout, suivant l'usage des voyageurs riches qui ont laissé derrière eux une famille et beaucoup d'amis. Il exhiba tour à tour des étoffes asiatiques, des narghilés d'argent repoussé qui viennent de Perse, des boîtes de thé, des sorbets à la rose, des essences précieuses, des tissus d'or de Tarjok, des armes antiques, un service d'argenterie niellée de la fabrique de Toula, des pierreries montées à la russe, des bracelets du Caucase, des colliers d'ambre laiteux et un sac de cuir rempli de turquoises, comme on en vend à la foire de Nijni-Novgorod. Chaque objet passait de main en main, au milieu des questions, des explications et des interjections de toute sorte. Tous les amis qui se trouvaient là reçurent les présents qui leur étaient destinés. Ce fut un concert de refus polis, d'instances amicales et de remerciements sur tous les tons. Inutile de dire que la plus grosse part échut à Clémentine; mais elle ne se fit pas prier, car, au point où l'on en était, toutes ces belles choses entraient dans la corbeille et ne sortaient pas de la famille.

Léon rapportait à son père une robe de chambre trop belle, en étoffe brochée d'or, quelques livres anciens trouvés à Moscou, un joli tableau de Greuze, égaré par le plus grand des hasards dans une ignoble boutique du *Gastinivor*, deux magnifiques échantillons de cristal de roche et une canne de M. de Humboldt :

« Tu vois, dit-il à M. Renault en lui mettant dans la main ce jonc historique, le post-scriptum de ta dernière lettre n'est pas tombé dans l'eau. »

Le vieux professeur reçut ce présent avec une émotion visible.

« Je ne m'en servirai jamais, dit-il à son fils : le Napoléon de la science l'a tenue dans sa main. Que penserait-on si un vieux sergent comme moi se permettait de la porter dans ses promenades en forêt ? Et les collections ? Tu n'as rien pu en acheter ? Se sont-elles vendues bien cher ? »

— On ne les a pas vendues, répondit Léon. Tout est entré dans le musée national de Berlin. Mais dans mon empressement à te satisfaire, je me suis fait voler d'une étrange façon. Le jour même de mon arrivée, j'ai fait part de ton désir au domestique de place qui m'accompagnait. Il m'a juré qu'un petit brocanteur juif de ses amis, du nom de Ritter, cherchait à vendre une très-belle pièce anatomique, provenant de la succession. J'ai couru chez le juif, examiné la momie, car c'en était une, et payé sans marchander le prix qu'on en voulait. Mais le lendemain, un ami de M. de Humboldt, le professeur Hirtz, m'a conté l'histoire de cette guenille humaine, qui traînait en magasin depuis plus de dix ans, et qui n'a jamais appartenu à M. de Humboldt. Où diable Gothon l'a-t-elle fourrée ? Ah ! mademoiselle Clémentine est dessus. »

Clémentine voulut se lever, mais Léon la fit rasseoir.

« Nous avons bien le temps, dit-il, de regarder cette vieillerie, et d'ailleurs vous devinez que ce n'est pas un spectacle riant. Voici l'histoire que le père Hirtz m'a contée ; du reste il m'a promis de m'envoyer copie d'un mémoire assez curieux sur ce sujet. Ne vous en allez pas encore, ma bonne demoiselle Sambucco ! C'est un petit roman militaire et scientifique. Nous regarderons la momie lorsque je vous aurai mis au courant de ses malheurs. »

— Parbleu ! s'écria M. Audret, l'architecte du château, c'est

le roman de la momie que tu vas nous réciter. Trop tard, mon pauvre Léon : Théophile Gauthier a pris les devants, dans le feuilleton du *Moniteur*, et tout le monde la connaît, ton histoire égyptienne !

— Mon histoire, dit Léon, n'est pas plus égyptienne que Manon Lescaut. Notre bon docteur Martout, ici présent, doit connaître le nom du professeur Jean Meiser de Dantzick ; il vivait au commencement de notre siècle, et je crois que ses derniers ouvrages sont de 1824 ou 1825.

— De 1823, répondit M. Martout. Meiser est un des savants qui ont fait le plus d'honneur à l'Allemagne. Au milieu des guerres épouvantables qui ensanglantaient sa patrie, il poursuivit les travaux de Lecuwenkoeck, de Baker, de Needham, de Fontana, et de Spallanzani sur les animaux réviscents. Notre école honore en lui un des pères de la biologie moderne.

— Dieu ! Les vilains grands mots ! s'écria mademoiselle Sambucco. Est-il permis de retenir les gens à pareille heure pour leur faire écouter de l'allemand ! »

Clémentine essaya de la calmer.

« N'écoutez pas les grands mots, ma chère petite tante ; ménagez-vous pour le roman, puisqu'il y en a un ! »

— Un terrible, dit Léon. Mademoiselle Clémentine est assise sur une victime humaine, immolée à la science par le professeur Meiser. »

Pour le coup, Clémentine se leva, et vivement, son fiancé lui offrit une chaise et s'assit lui-même à la place qu'elle venait de quitter. Les auditeurs, craignant que le roman de Léon fût en plusieurs volumes, prirent position autour de lui, qui sur une malle, qui dans un fauteuil.

III

LE CRIME DU SAVANT PROFESSEUR MEISER.

« Mesdames, dit Léon, le professeur Meiser n'était pas un malfaiteur vulgaire, mais un homme dévoué à la science et à l'humanité. S'il tua le colonel français qui repose en ce moment sous les basques de ma redingote, c'était d'abord pour lui conserver la vie, ensuite pour éclaircir une question qui vous intéresse vous-mêmes au plus haut point.

« La durée de notre existence est infiniment trop courte. C'est un fait que nul homme ne saurait contester. Dire que dans cent ans aucune des neuf ou dix personnes qui sont réunies dans cette maison n'habitera plus à la surface de la terre ? N'est-ce pas une chose navrante ? »

Mlle Sambucco poussa un gros soupir. Léon poursuivit :

« Hélas ! mademoiselle, j'ai bien des fois soupiré comme vous, à l'idée de cette triste nécessité. Vous avez une nièce, la plus jolie et la plus adorable de toutes les nièces, et l'aspect de son charmant visage vous réjouit le cœur. Mais vous désirez quelque chose de plus ; vous ne serez satisfaite que lorsque vous aurez vu courir vos petits-neveux. Vous les verrez, j'y compte bien. Mais verrez-vous leurs enfants ? c'est douteux. Leurs petits-enfants ? C'est impossible. Pour ce qui est la dixième, vingtième, trentième génération, il n'y faut pas songer.

« On y songe pourtant, et il n'est peut-être pas un homme qui ne se soit dit au moins une fois dans sa vie : « Si je pouvais renaitre dans deux cents ans ! » Celui-ci voudrait revenir sur la terre pour chercher des nouvelles de sa famille, celui-là de sa dynastie. Un philosophe est curieux de savoir si les idées qu'il a semées auront porté des fruits ; un politique si son parti aura pris le dessus ; un avaro, si ses héritiers n'auront pas dissipé la fortune qu'il a faite ; un simple propriétaire, si les arbres de son jardin auront grandi. Personne n'est indifférent aux destinées futures de ce monde que nous traversons au galop dans l'espace de quelques années et pour n'y plus revenir. Que des gens ont envié le sort d'Épiménide qui s'endormit dans une caverne et s'aperçut en rouvrant les yeux que le monde avait vieilli ! Qui n'a pas rêvé pour son compte la merveilleuse aventure de la Belle au bois dormant ? »

« Hé bien ! mesdames, le professeur Meiser, un des hommes les plus sérieux de notre siècle, était persuadé que la science peut endormir un être vivant et le réveiller au bout d'un nombre infini d'années, arrêter toutes les fonctions du corps, suspendre la vie, dérober un individu à l'action du temps pendant un siècle ou deux, et le ressusciter après.

—C'était donc un fou ? s'écria Mme Renault.

—Je n'en voudrais pas jurer. Mais il avait des idées à lui sur le grand ressort qui fait mouvoir les êtres vivants. Te rappelles-tu, ma bonne mère, la première impression que tu as éprouvée étant petite fille, lorsqu'on t'a fait voir l'intérieur d'une montre en mouvement ? Tu as été convaincue qu'il y avait au milieu de la boîte une petite bête très-remuante qui se démenait vingt-quatre heures par jour à faire tourner les aiguilles. Si les aiguilles ne marchaient plus, tu disais : « C'est que la petite bête est morte. » Elle n'était peut-être qu'endormie.

« On t'a expliqué depuis que la montre roufermait un ensemble d'organes bien adaptés et bien huilés qui se mouvaient spontanément dans une harmonie parfaite. Si un ressort vient à se rompre, si un rouage est cassé, si un grain de sable s'introduit entre deux pièces, la montre ne marche plus, et les enfants s'écrient avec raison : « La petite bête est morte. » Mais suppose une montre solide, bien établie, saine de tout point, et arrêtée parce que les organes ne glissent plus faute d'huile, la petite bête n'est pas morte. Il ne faut qu'un peu d'huile, pour la réveiller.

« Voici un chronomètre excellent, de la fabrique de Londres. Il marche quinze jours de suite sans être remonté. Je lui ai donné un tour de clef avant hier, il a donc treize jours à vivre. Si je le jette par terre, si je casse le grand ressort, tout sera dit. J'aurai tué la petite bête. Mais suppose que, sans rien briser, je trouve moyen de soutenir ou de sécher l'huile fine qui permet aux organes de glisser les uns sur les autres, la petite bête sera-t-elle morte ? non, elle dormira. Et la preuve, c'est que je peux alors serrer ma montre dans un tiroir, la garder là vingt-cinq ans, et si j'y mets une goutte d'huile après un quart de siècle, les organes rentreront en jeu. Le temps aura passé sans vieillir la petite bête endormie. Elle aura encore treize jours à marcher depuis l'instant de son réveil.

« Tous les êtres vivants, suivant l'opinion du professeur Meiser, sont des montres ou des organismes qui se meuvent, respirent, se nourrissent et se reproduisent pourvu que leurs organes soient intacts et huilés convenablement. L'huile de la montre est représentée chez l'animal par une énorme quantité d'eau. Chez l'homme, par exemple, l'eau fournit environ les quatre cinquièmes du poids total. Étant donné un colonel du poids de cent cinquante livres, il y a trente livres de colonel et cent vingt livres ou soixante litres d'eau. C'est un fait démontré par de nombreuses expériences. Je dis un colonel comme je dirais un roi. tous les hommes sont égaux devant l'analyse.

« Le professeur Meiser était persuadé, comme tous les savants, que casser la tête d'un colonel, ou lui percer le cœur, ou séparer en deux sa colonne vertébrale, c'est tuer la petite bête, attendu que le cerveau, le cœur, la moelle épinière sont des ressorts indispensables sans lesquels la machine ne peut marcher. Mais il croyait aussi qu'en soutirant soixante litres d'eau d'une personne vivante, on endormait la petite bête sans la tuer, qu'un colonel desséché avec précaution pouvait se conserver cent ans, puis renaître à la vie, lorsqu'on lui rendrait la goutte d'huile, ou mieux les soixante litres d'eau sans lesquels la machine humaine ne saurait entrer en mouvement.

« Cette opinion qui vous paraît inacceptable et à moi aussi, mais qui n'est pas rejetée absolument par notre ami le docteur Martout, se fonde sur une série d'observations authentiques, que le premier venu peut encore vérifier aujourd'hui.

« Il y a des animaux qui ressuscitent. rien n'est plus certain ni mieux démontré. M. Meiser, après l'abbé Spallanzani et beaucoup d'autres, ramassait dans la gouttière de son toit de petites anguilles desséchées, cassantes comme du verre, et il leur rendait la vie en les plongeant dans l'eau. La faculté de

renaitre n'est pas le privilège d'une seule espèce : on l'a constatée chez des animaux nombreux et divers. Les *collets*, les petites anguilles ou *anguillules* du vinaigre, de la boue, de la colle gâtée, du blé niellé, les *rotifères*, qui sont de petites crévettes armées de carapace, munies d'un intestin complet de sexes séparés, d'un système nerveux, avec un cerveau distinct, un ou deux yeux, suivant les genres, un cristallin et un nerf optique ; les *tardigrades*, qui sont de petites araignées à six et huit pattes, sexes séparés, intestin complet, une bouche, deux yeux, système nerveux bien distinct, système musculaire très-développé, tout cela meurt et ressuscite dix et quinze fois de suite, à la volonté du naturaliste. On sèche un *rotifère*, bonsoir ! on le mouille, bonjour ! Le tout est d'en avoir bien soin quand il est sec. Vous comprenez que si on lui cassait seulement la tête, il n'y aurait ni goutte d'eau, ni fleuve, ni océan capable de le ressusciter.

« Ce qui est merveilleux, c'est qu'un animal qui ne saurait vivre plus d'un an, comme l'anguillule de la nielle, peut rester vingt huit ans sans mourir, si l'on a pris la précaution de le dessécher. Needham en avait recueilli un certain nombre en 1713, il en fit présent à Martin Folkes, qui les donna à Baker, et ces intéressants animaux ressuscitèrent dans l'eau en 1771. Ils jouirent de la satisfaction bien rare de couvoyer leur vingt-huitième génération ! Un homme qui verrait sa vingt-huitième génération ne serait-il pas un heureux grand-père ?

« Un autre fait non moins intéressant, c'est que les animaux desséchés ont la vie infiniment plus dure que les autres. Que la température vienne à baisser subitement de trente degrés dans le laboratoire où nous sommes réunis, nous prendrons tous une fluxion de poitrine. Qu'elle s'élève d'autant, gare aux congestions cérébrales ! Eh bien ! un animal desséché, qui n'est pas définitivement mort, qui ressuscitera demain si je le mouille, affronte impunément des variations de quatre-vingt-quinze degrés six dixièmes. M. Meiser et bien d'autres l'ont prouvé.

« Reste à savoir si un animal supérieur, un homme par exemple, peut être desséché sans plus d'inconvénient qu'une anguillule ou un tardigrade. M. Meiser en était convaincu, il l'a écrit dans tous ses livres, mais il ne l'a pas démontré par l'expérience. Quel dominage, mesdames ! Tous les hommes curieux de l'avenir, ou mécontents de la vie, ou brouillés avec leurs contemporains, se mettraient eux mêmes en réserve pour un siècle meilleur, et l'on ne verrait plus de suicides par misanthropie ! Les malades que la science ignorante du dix-neuvième siècle aurait déclarés incurables, ne se brûleraient plus la cervelle. ils se feraient dessécher et attendraient paisiblement au fond d'une boîte que le médecin eût trouvé un remède à leurs maux. Les amants rebutés ne se jetteraient plus à la rivière. ils se coucheraient sous la cloche d'une machine pneumatique, et nous les verrions, trente ans après, jeunes, beaux et triomphants, narguer la vieillesse de leurs cruelles et leur rendre mépris pour mépris. Les gouvernements renonceraient à l'habitude malpropre et sauvage de guillotiner les hommes dangereux. On ne les enfermerait pas dans une cellule de Mazas pour achever de les abrutir, on ne les enverrait pas à l'école de Toulon pour compléter leur éducation criminelle. on les dessécheraient par fournées, celui-ci pour dix ans, celui-là pour quarante, suivant la gravité de leurs forfaits. Un simple magasin remplacerait les prisons, les maisons centrales et les bagues. Plus d'évasions à craindre, plus de prisonniers à nourrir ! Une énorme quantité de haricots secs et de pommes de terre moisis serait rendue à la consommation du pays.

« Voilà, mesdames, un faible échantillon des bienfaits que le docteur Meiser a cru répandre sur l'Europe en inaugurant la dessiccation de l'homme. Il a fait sa grande expérience en 1813 sur un colonel français, prisonnier, m'a-t-on dit, et condamné comme espion par un conseil de guerre. Malheureusement, il n'a pas réussi, car j'ai acheté le colonel et sa boîte au prix d'un cheval de remonte dans la plus sale boutique de Berlin. »

IV

LA VICTIME

“ Mon cher Léon, dit M. Renault, tu viens de me rappeler la distribution des prix. Nous avons écouté ta dissertation comme on écoute le discours latin du professeur de rhétorique ; il y a toujours dans l'auditoire une majorité qui n'y apprend rien et une minorité qui n'y comprend rien. Mais tout le monde écoute patiemment en faveur des émotions qui viendront à la suite. M. Martout et moi nous connaissons les travaux de Meiser et de son digne élève, M. Pouchet ; tu en as trop dit si tu as cru parler à notre adresse, tu n'en as pas dit assez pour ces dames et ces messieurs qui ne connaissent rien aux discussions pendantes sur le vitalisme et l'organicisme. La vie est-elle un principe d'action qui anime les organes et les met en jeu ? N'est-elle, au contraire, que le résultat de l'organisation, le jeu des diverses propriétés de la matière organisée ? C'est un problème de la plus haute importance, qui intéresserait les femmes elles-mêmes si on le posait hardiment devant elles. Il suffirait de leur dire : “ Nous cherchons s'il y a un principal vital, source et commencement de tous les actes du corps, ou si la vie n'est que le résultat du jeu régulier des organes ? Le principe vital, aux yeux de Meiser et de son disciple, n'est pas ; s'il existait réellement, disent-ils, on ne comprendrait point qu'il pût sortir d'un homme et d'un tardif grade lorsqu'on les sèche, et y rentrer lorsqu'on les mouille. Or, si le principe vital n'est pas, toutes les théories métaphysiques et morales qu'on a fondées sur son existence sont à refaire. ” Ces dames t'ont patiemment écouté, c'est une justice à leur rendre ; tout ce qu'elles ont pu comprendre à ce discours un peu latin, c'est que tu leur donnais une dissertation au lieu du roman que tu leur avais promis. Mais on te pardonne en faveur de la momie que tu va nous montrer ; ouvre la boîte du colonel !

— Nous l'avons bien gagné s'écria Clémentine en riant.

— Et si vous alliez avoir peur ?

— Sachez, monsieur, que je n'ai peur de personne, pas même des colonels vivants !

Léon reprit son trousseau de clefs et ouvrit la longue caisse de chêne sur laquelle il était assis. Le couvercle soulevé, on vit un gros coltre de plomb qui renfermait une magnifique boîte de noyer soigneusement polie au dehors, doublée de soie blanche et capitonnée en dedans. Les assistants rapprochèrent les flambeaux et les bougies, et le colonel du 23^e de ligne apparut comme dans une chapelle ardente.

On eût dit un homme endormi. La parfaite conservation du corps attestait les soins paternels du meurtrier. C'était vraiment une pièce remarquable, qui aurait pu soutenir la comparaison avec les plus belles momies européennes décrites par Vicq d'Azyr en 1779, et par Puymaurin fils en 1787.

La partie la mieux conservée, comme toujours, était la face. Tous les traits avait gardé une physionomie mâle et fière. Si quelque ancien ami du colonel eût assisté à l'ouverture de la troisième boîte, il aurait reconnu l'homme au premier coup d'œil.

Sans doute le nez avait la pointe un peu plus effilée, les ailes moins bombées et plus minces, et le méplat du dos un peu moins prononcé que vers l'année 1813. Les paupières s'étaient amincies, les lèvres s'étaient pincées, les coins de la bouche étaient légèrement tirés vers le bas, les pommettes ressortaient trop en relief ; le cou s'était visiblement rétréci, ce qui exagérait la saillie du menton et du larynx. Mais les yeux, fermés sans contraction, étaient beaucoup moins caves qu'on n'aurait pu le supposer ; la bouche ne grimait point comme la bouche d'un cadavre ; la peau légèrement ridée, n'avait pas changé de couleur. Elle était seulement devenue un peu plus transparente et laissait deviner en quelque sorte la couleur des tendons, de la graisse et des muscles partout où elle les recouvrait d'une manière immédiate. Elle avait même pris une teinte rosée qu'on n'observe pas d'ordinaire sur

les cadavres momifiés. M. le docteur Martout expliqua cette anomalie en disant que, si le colonel avait été desséché tout vif, les globules du sang ne s'étaient pas décomposés, mais simplement agglutinés dans les vaisseaux capillaires du derme et des tissus sous-jacents ; qu'ils avaient donc conservé leur couleur propre, et qu'ils la laissaient voir plus facilement qu'autrefois, grâce à la demi-transparence de la peau desséchée.

L'uniforme était devenu beaucoup trop large ; on le comprend sans peine ; mais il ne semblait pas à première vue que les membres se fussent déformés. Les mains étaient sèches et anguleuses ; mais les ongles, quoiqu'un peu recourbés vers le bout, avaient conservé toute leur fraîcheur. Le seul changement très notable était la dépression excessive des parois abdominales, qui semblaient refoulés au-dessous des dernières côtes ; à droite, une légère saillie laissait deviner la place du foie. Le choc du doigt sur les divers parties du corps rendait un son analogue à celui du cuir sec. Tandis que Léon signalait tous ces détails à son auditoire et faisait les honneurs de sa momie, il déchira maladroitement l'ourlet de l'oreille droite et il lui resta dans la main un petit morceau de colonel.

Cet accident sans gravité aurait pu passer inaperçu, si Clémentine, qui suivait avec une émotion visible tous les gestes de son amant, n'avait laissé tomber sa bougie en poussant un cri d'effroi. On s'empressa autour d'elle ; Léon la soutint dans ses bras et la porta sur une chaise ; M. Renault courut chercher des sels : elle était pâle comme une morte et semblait au moment de s'évanouir.

Elle reprit bientôt ses forces et rassura tout le monde avec un sourire charmant.

“ Pardonnez-moi, dit-elle, un mouvement de terreur si ridicule ; mais ce que M. Léon nous avait dit..... et puis..... cette figure qui paraît endormie.... il m'a semblé que ce pauvre homme allait ouvrir la bouche en criant qu'on lui faisait mal. ”

Léon s'empressa de refermer la boîte de noyer, tandis que M. Martout ramassait le fragment d'oreille et le mettait dans sa poche. Mais Clémentine, tout en continuant à s'excuser et à sourire, fut reprise d'un nouvel accès d'émotion et se mit à fondre en larmes. L'ingénieur se jeta à ses pieds, se répandit en excuses et en bonnes paroles, et fit tout ce qu'il put pour consoler cette douleur inexplicable. Clémentine séchait ses larmes, puis repartait de plus belle, et sanglotait à fendre l'âme, sans savoir pourquoi.

“ Animal que je suis ! murmurait Léon en s'arrachant les cheveux. Le jour où je la revois après trois ans d'absence, je n'imagine rien de plus spirituel que de lui montrer des momies ? Il lança un coup de pied dans le triple coffre du colonel en disant : Je voudrais que ce maudit colonel fut au diable !

— Non ! s'écria Clémentine avec un redoublement de violence et d'éclat. Ne le maudissez pas, monsieur Léon ! Il a tant souffert ! Ah ! pauvre ! pauvre malheureux homme ! ”

Mlle Sambucco était un peu honteuse. Elle excusait sa nièce et protestait que jamais, depuis sa plus tendre enfance, elle n'avait laissé voir un tel accès de sensibilité. M. et Mme Renault qui l'avaient vue grandir, le docteur Martout qui remplissait auprès d'elle la sinécure de médecin, l'architecte, le notaire, en un mot, toutes les personnes présentes étaient plongés dans une véritable stupéfaction. Clémentine n'était pas une sensitive : ce n'était pas même une pensionnaire romanesque. Sa jeunesse n'avait pas été nourrie d'Anne Radcliffe ; elle ne croyait pas aux revenants ; elle marchait fort tranquillement dans la maison à dix heures du soir, sans lumière. Quelques mois avant le départ de Léon, lorsque sa mère était morte, elle n'avait voulu partager avec personne le triste bonheur de veiller en priant dans la chambre mortuaire.

“ Cela nous apprendra, dit la tante, à rester sur pied passé dix heures ; que dis-je ? Il est minuit moins un quart. Viens, mon enfant : tu achemeras de te remettre dans ton lit. ”

Clémentine se leva avec soumission, mais au moment de sortir du laboratoire elle revint sur ses pas, et, par un caprice

encore plus inexplicable que sa douleur, elle voulut absolument revoir la figure du colonel. Sa tante eut beau la gronder ; malgré les observations de Mlle Sambucco et de tous les assistants, elle rouvrit la boîte de noyer, s'agenouilla devant la momie et la baisa sur le front.

« Pauvre homme ! dit-elle en se relevant, comme il a froid ! Monsieur Léon, promettez-moi que s'il est mort, vous le ferez mettre en terre sainte !

— Comme il vous plaira, mademoiselle. Je comptais l'envoyer au musée anthropologique, avec la permission de mon père ; mais vous savez que nous n'avons rien à vous refuser. »

On ne se sépara pas aussi gaiement à beaucoup près qu'on ne s'était abordé. M. Renault et son fils reconduisirent Mlle Sambucco et sa nièce jusqu'à leur porte et rencontrèrent ce grand colonel de cuirassiers qui honorait Clémentine de ses attentions. La jeune fille serra tendrement le bras de son fiancé et lui dit :

« Voici un homme qui ne me voit jamais sans soupirer. Et quel soupir, grand Dieu ! Il n'en faudrait pas deux pour enfler les voiles d'un vaisseau. Avouez que la race des colonels a bien dégénéré depuis 1813 ! On n'en voit plus d'aussi distingués que notre malheureux ami ! »

Léon avoua tout ce qu'elle voulut. Mais il ne s'expliquait pas clairement pourquoi il était devenu l'ami d'une momie qu'il avait payée vingt-cinq louis. Pour détourner la conversation, il dit à Clémentine :

« Je ne vous ai pas montré tout ce que j'apportais de mieux. S. M. l'empereur de toutes les Russies m'a fait présent d'une petite étoile en or émaillé qui se porte au bout d'un ruban. Aimez-vous les rubans qu'on met à la boutonnière ?

— Oh ! oui, répondit-elle, le ruban rouge de la Légion d'honneur ! Vous avez remarqué ? Le pauvre colonel en a encore un lambeau sur son uniforme, mais la croix n'y est plus. Ces mauvais Allemands la lui auront arrachée lorsqu'ils l'ont fait prisonnier !

— C'est bien possible, dit Léon.

Comme on était arrivé devant la maison de Mlle Sambucco, il fallut se quitter. Clémentine tendit la main à Léon, qui aurait mieux aimé la joue.

Le père et le fils retournèrent chez eux, bras dessus bras dessous, au petit pas, en se livrant à des conjectures sans fin sur les émotions bizarres de Clémentine.

Mme Renault attendait son fils pour le coucher. vieille et touchante habitude que les mères ne perdent pas aisément. Elle lui montra le bel appartement qu'on avait construit pour son futur ménage, au-dessus du salon et de l'atelier de M. Renault.

« Tu seras là-dedans comme un petit coq en pâte, dit-elle en montrant une chambre à coucher merveilleuse de confort. Tous les meubles sont mous, arrondis, sans aucun angle. un aveugle s'y promènerait sans craindre de se blesser. Voilà comme je comprends le bien-être intérieur, que chaque fauteur soit un ami. Cela te coûte un peu cher, les frères Penon sont venus de Paris tout exprès. Mais il faut qu'un homme se trouve bien chez lui, pour qu'il n'ait pas la tentation d'en sortir. »

Ce doux bavardage maternel se prolongea deux bonnes heures, et il fut longuement parlé de Clémentine, vous vous en doutez bien. Léon la trouvait plus jolie qu'il ne l'avait rêvée dans ses plus doux songes, mais moins aimante. « Diable m'emporte ! dit-il en soufflant sa bougie ; on croirait que ce maudit colonel empaillé est venu se fourrer entre nous.

V

REVES D'AMOURS ET AUTRES

Léon apprit à ses dépens qu'il ne suffit pas d'une bonne conscience et d'un bon lit pour nous procurer un bon somme. Il était couché comme un sybarite, innocent comme un berger d'Arcadie, et, par surcroît, fatigué comme un sol-

dat qui a doublé l'étape : cependant une lourde insomnie pesa sur lui jusqu'au matin. C'est en vain qu'il se tourna et retourna dans tous les sens, comme pour rejeter le fardeau d'une épaule sur l'autre. Il ne ferma les yeux qu'après avoir vu les premières lueurs de l'aube argenter les fentes de ses volets.

Il s'endormit en pensant à Clémentine ; un rêve complaisant ne tarda pas à lui montrer la figure de celle qu'il aimait. Il la vit en toilette de mariée, dans la chapelle du château impérial. Elle s'appuyait sur le bras de M. Renault père, qui avait mis des éperons pour la cérémonie. Léon suivait, donnant la main à Mlle Sambucco, la vieille demoiselle était décorée de la Légion d'honneur. En approchant de l'autel, le marié s'aperçut que les jambes de son père étaient minces comme des baguettes, et, comme il allait exprimer son étonnement, M. Renault se retourna et lui dit : « Elles sont minces parce qu'elles sont sèches ; mais elles ne sont pas déformées. » Tandis qu'il donnait cette explication son visage s'altéra, ses traits changèrent, il lui poussa des moustaches noires, et il ressembla terriblement au colonel. La cérémonie commença. Le fond du chœur était rempli de tardigrades et de rotifères grands comme des hommes et vêtus comme des chantes : ils entonnèrent en faux bourdon un hymne du compositeur allemand Meiser, qui commençait ainsi :

Le principe vital
Est une hypothèse gratuite !

La poésie et la musique parurent admirables à Léon ; il s'efforçait de les graver dans sa mémoire, lorsque l'officiant s'avança vers lui avec deux anneaux d'or sur un plat d'argent. Ce prêtre était un colonel de cuirassiers en grand uniforme. Léon se demanda où et quand il l'avait rencontré : c'était la veille au soir, devant la porte de Clémentine. Le cuirassier murmura ces mots : « La race des colonels a bien dégénéré depuis 1813 ! » Il poussa un profond soupir, et la nef de la chapelle, qui était un vaisseau de ligne, fut entraînée sur les eaux avec une vitesse de quatorze nœuds. Léon prit tranquillement le petit anneau d'or et s'appêta à le passer au doigt de Clémentine, mais il s'aperçut que la main de sa fiancée était sèche ; les ongles seuls avaient conservé leur fraîcheur naturelle. Il eut peur et s'enfuit à travers l'église, qu'il trouva pleine de colonels de tout âge et toute arme. La foule était si compacte qu'il lui fallut des efforts inouïs pour la percer. Il s'échappa enfin, mais il entend derrière lui le pas précipité d'un homme qui veut l'atteindre. Il redouble de vitesse, il se jette à quatre pattes, il galoppe, il hennit, les arbres de la route semblent fuir derrière lui, il ne touche plus le sol. Mais l'ennemi s'approche aussi rapide que le vent ; on entend le bruit de ses pas ; ses éperons résonnent ; il a rejoint Léon, il le saisit par la crinière et s'élança d'un bond sur sa croupe en labourant ses flancs de l'épée. Léon se cabre ; le cavalier se penche à son oreille et lui dit en le caressant de la cravache : « Je ne suis pas lourd à porter ; trente livres de colonel ! » Le malheureux fiancé de Mlle Clémentine fait un effort violent, il se jette de côté ; le colonel tombe et tire l'épée. Léon n'hésite pas ; il se met en garde, il se bat, il sent presque aussitôt l'épée du colonel entrer dans son cœur jusqu'à la garde. Le froid de la lame s'étend, s'étend encore et fini par glacer Léon de la tête aux pieds. Le colonel s'approche et dit en souriant ; « Le ressort est cassé ; la petite bête est morte. » Il dépose le corps dans la boîte de noyer, qui est trop courte et trop étroite. Serré de tous côtés, Léon lutte, se démène et s'éveille enfin, moulu de fatigue et à demi étouffé dans la ruelle du lit.

Comme il sauta vivement dans ses pantoufles ! Avec quel empressement il ouvrit les fenêtres et poussa les volets ! « Il fit la lumière et il vit que cela était bon, » comme dit l'autre. Broum ! Il secoua les souvenirs de son rêve comme un chien mouillé secoue les gouttes d'eau. Le fameux chronomètre de Londres lui apprit qu'il était neuf heures ; une tasse de chocolat servit par Gothou ne contribua pas médiocrement à débrouiller ses idées. En procédant à sa toilette dans un cabinet

bien clair, bien riant, bien commode, il se réconcilia avec la vie réelle. " Tout bien pesé, se disait-il en peignant sa barbe blonde, il ne m'est rien arrivé que d'heureux. Me voici dans ma famille et dans une jolie maison qui est à nous. Mon père et ma mère sont bien portants, moi-même je jouis de la santé la plus florissante. Notre fortune est modeste, mais nos goûts le sont aussi et nous ne manquerons jamais de rien. Nos amis m'ont reçu hier à bras ouverts ; nous n'avons pas d'ennemis. La plus jolie personne de Fontainebleau consent à devenir ma femme ; je peux l'épouser avant trois semaines, s'il me plaît de hâter un peu les événements. Clémentine ne m'a pas abordé comme un indifférent ; il s'en faut. Ses beaux yeux me souriaient hier soir avec la grâce la plus tendre. Il est vrai qu'elle a pleuré à la fin, c'est trop sûr. Voilà mon seul chagrin, ma seule préoccupation, la cause unique du sot rêve que j'ai fait cette nuit. Elle a pleuré, mais pourquoi ? Parce que j'avais été assez bête pour la régaler d'une dissertation et d'une momie. Eh bien ! je ferai enterrer la momie, je rengainerai mes dissertations, et rien au monde ne viendra plus troubler notre bonheur ! "

Il descendit au rez-de-chaussée en fredonnant un air des *Nozze*. M. et Mme Renault, qui n'avaient pas l'habitude de se coucher après minuit, dormaient encore. En entrant dans le laboratoire, il vit que la triple caisse du colonel était refermée. Gothon avait posé sur le couvercle une petite croix de bois noir et une branche de buis béni. " Faites donc des collections ! " murmura-t-il entre ses dents, avec un sourire tant soit peu sceptique. Au même instant, il s'aperçut que Clémentine, dans son trouble, avait oublié les présents qu'il avait apportés pour elle. Il en fit un paquet, regarda sa montre et jugea qu'il n'y aurait pas d'indiscrétion à pousser une pointe jusqu'à la maison de Mlle Sambucco.

En effet, la respectable tante, matinale comme on l'est en province, était déjà sortie pour aller à l'église, et Clémentine jardinait auprès de la maison. Elle courut au-devant de son fiancé, sans penser à jeter le petit râteau qu'elle tenait à la main ; elle lui tendit avec le plus joli sourire du monde ses belles joues roses, un peu moites, animées par la douce chaleur du plaisir et du travail.

" Vous ne m'en voulez pas ? lui dit-elle. J'ai été bien ridicule hier soir ; aussi ma tante m'a grondée ! Et j'ai oublié de prendre les belles choses que vous m'aviez rapportées de chez les sauvages ! Ce n'est pas par mépris au moins. Je suis si heureuse de voir que vous avez toujours pensé à moi comme je pensais à vous ! J'aurais pu les envoyer chercher aujourd'hui, mais je m'en suis bien gardée. Mon cœur me disait que vous viendriez vous-même.

— Votre cœur me connaît, ma chère Clémentine.

— Ce serait assez malheureux, si l'on ne connaissait pas son propriétaire.

— Que vous êtes bonne, et que je vous aime !

— Oh ! moi aussi, mon cher Léon, je vous aime bien ! "

Elle appuya le râteau contre un arbre et se pendit au bras de son futur mari avec cette grâce souple et langoureuse dont les créoles ont le secret.

" Venez par là, dit-elle, que je vous montre tous les embellissements que nous avons faits dans le jardin. "

Léon admira tout ce qu'elle voulut. Le fait est qu'il n'avait d'yeux que pour elle. La grotte de Polyphème et l'autre de Cacus lui auraient semblé plus riants que les jardins d'Armide si le petit peignoir rose de Clémentine s'était promené par là.

Il lui demanda si elle n'aurait point de regret à quitter une retraite si charmante et qu'elle avait embellie avec tant de soins.

" Pourquoi ? répondit-elle sans rougir. Nous n'irions pas bien loin, et d'ailleurs, ne viendrons-nous pas ici tous les jours ? "

Ce prochain mariage était une chose si bien décidée qu'on n'en avait pas même parlé la veille. Il ne restait plus qu'à publier les bans et à fixer la date. Clémentine, cœur simple et droit, s'exprimait sans embarras et sans fausse pudeur sur un

événement si prévu, si naturel et si agréable. Elle avait donné son avis à Mme Renault sur la distribution du nouvel appartement, et choisi les tentures elle-même ; elle ne fit pas plus de façons pour causer avec son mari de cette bonne vie en commun qui allait commencer pour eux, des témoins qu'on inviterait au mariage, des visites de noce qu'on ferait ensuite, du jour qui serait consacré aux réceptions, du temps qu'on réserverait pour l'intimité et pour le travail. Elle s'enquit des occupations que Léon voulait se créer et des heures qu'il donnait de préférence à l'étude. Cette excellente petite femme aurait été honteuse de porter le nom d'un oisif, et malheureuse de passer ses jours auprès d'un désœuvré. Elle promettait d'avance à Léon de respecter son travail comme une chose sainte. De son côté, elle comptait bien aussi mettre le temps à profit et ne pas vivre les bras croisés. Dès le début, elle prendrait soin du ménage, sous la direction de Mme Renault qui commençait à trouver la maison un peu lourde. Et puis, n'aurait-elle pas bientôt des enfants à nourrir, à élever, à instruire ? C'était un noble et utile plaisir qu'elle ne voudrait pas partager avec personne. Elle enverrait pourtant ses fils au collège pour les former à la vie en commun et leur apprendre de bonne heure les principes de justice et d'égalité qui sont le fond de tout homme de bien. Léon la laissait dire ou l'interrompait pour lui donner raison, car ces deux jeunes gens élevés l'un pour l'autre et nourris des mêmes idées, voyaient tout avec les mêmes yeux. L'éducation, avant l'amour, avait créé cette douce harmonie.

" Savez-vous, dit Clémentine, que j'ai senti hier une palpitation terrible au moment d'entrer chez vous ?

— Si vous croyez que mon cœur battait moins fort que le votre ! ...

— Oh ! mais moi, c'est autre chose : j'avais peur.

— Et de quoi ?

— J'avais peur de ne pas vous retrouver tel que je vous voyais dans ma pensée. Songez donc qu'il y avait plus de trois ans que nous nous étions dit adieu ! Je me souvenais fort bien de ce que vous étiez au départ, et l'imagination aidant un peu à la mémoire, je reconstruisais mon Léon tout entier. Mais si vous n'aviez plus été ressemblant ! Que serais-je devenue en présence d'un nouveau Léon, moi qui avais pris la douce habitude d'aimer l'autre ?

— Vous me faites frémir. Mais votre premier abord m'a rassuré d'avance.

— Chut ! monsieur. Ne parlons pas de ce premier abord. Vous me forceriez à rougir une seconde fois. Parlons plutôt du pauvre colonel qui m'a fait répandre tant de larmes. Comment va-t-il ce matin ?

— J'ai oublié de lui demander de ses nouvelles, mais si vous en désirez ...

— C'est inutile. Vous pouvez lui annoncer ma visite pour aujourd'hui. Il faut absolument que je le revoie au grand jour.

— Vous seriez bien aimable de renoncer à cette fantaisie. Pourquoi vous exposer encore à des émotions pénibles ?

— C'est plus fort que moi. Sérieusement, mon cher Léon, ce vieillard m'attire.

— Pourquoi vieillard ? Il a l'air d'un homme qui est mort entre vingt-cinq et trente ans.

— Êtes-vous bien sûr qu'il est mort ? J'ai dit vieillard, à cause d'un rêve que j'ai fait cette nuit.

— Ah ! vous aussi ?

— Oui. Vous vous rappelez comme j'étais agitée en vous quittant. Et puis, j'avais été grondée par ma tante. Et puis, je me rappelais des spectacles terribles, ma pauvre mère couchée sur son lit de mort... Enfin, j'avais l'esprit frappé.

— Pauvre cher petit cœur !

— Cependant comme je ne voulais plus penser à rien, je me couchai bien vite et je fermai les yeux de toutes mes forces, si bien que je m'endormis. Je ne tardai pas à revoir le colonel. Il était couché comme je l'avais vu, dans son triple cercueil, mais il avait de longs cheveux blancs et la figure la plus douce

et la plus vénérable. Il nous priait de le mettre en terre sainte, et nous le portions, vous et moi, au cimetière de Fontainebleau. Arrivés devant la tombe de ma mère, nous vîmes que le marbre était déplacé. Ma mère, en robe blanche, au fond du caveau, s'était rangée pour faire une place à côté d'elle et elle semblait attendre le colonel. Mais toutes les fois que nous essayions de le descendre, son cercueil nous échappait des mains et restait suspendu dans l'air, comme s'il n'eût rien pesé. Je distinguais les traits du pauvre vieillard, car sa triple caisse était devenue aussi transparente que la lanipe d'albâtre qui brûle au plafond de ma chambre. Il était triste, et son oreille brisée saignait abondamment. Tout-à-coup il s'échappa de nos mains, le cercueil s'évanouit, je ne vis plus que lui, pâle comme une statue et grand comme les plus hauts chênes du bas Bréau. Ses épaulettes d'or s'allongèrent et devinrent des ailes, et il s'éleva dans le ciel en nous bénissant des deux mains. Je m'éveillai tout en larmes, mais je n'ai pas conté ce rêve à ma tante, elle m'aurait encore grondée.

— Il ne faut gronder que moi, ma chère Clémentine. C'est ma faute si votre doux sommeil est troublé par des visions de l'autre monde. Mais tout cela finira bientôt. Dès aujourd'hui je vais m'enquérir d'un logement définitif à l'usage du colonel.

VI

UN CAPRICE DE JEUNE FILLE

Clémentine avait le cœur très-neuf. Avant de connaître Léon, elle n'avait aimé qu'une seule personne : sa mère. Ni cousins, ni cousines, ni oncles, ni tantes, ni grands-pères, ni grandes-mères n'avaient éparpillé, en le partageant, ce petit trésor d'affection que les enfants bien nés apportent au monde. Sa grand-mère, Clémentine Pichon, mariée à Nancy en janvier 1814, était morte trois mois plus tard dans la banlieue de Toulon, à la suite de ses premières couches. Son grand-père, M. Langevin, sous-intendant militaire de première classe, resté veuf avec une fille au berceau, s'était consacré à l'éducation de cette enfant. Il l'avait donnée en 1835 à un homme estimable et charmant, M. Sambucco, Italien d'origine, né en France et procureur du roi près le tribunal de Marseille. En 1838, M. Sambucco, qui avait un peu d'indépendance parce qu'il avait un peu d'aisance, encourut très-honorablement la disgrâce du garde des sceaux. Il fut nommé avocat général à la Martinique, et après quelques jours d'hésitation, il accepta ce déplacement au long cours. Mais le vieux Langevin ne se consola pas si facilement du départ de sa fille : il mourut deux ans plus tard, sans avoir embrassé la petite Clémentine, à qui il devait servir de parrain. M. Sambucco, son gendre, périt en 1843, dans un tremblement de terre ; les journaux de la colonie et de la métropole ont raconté alors comment il avait été victime de son dévouement. A la suite de cet affreux malheur, la jeune veuve se hâta de repasser les mers avec sa fille. Elle s'établit à Fontainebleau, pour que l'enfant vécût en bon air : Fontainebleau est une des villes les plus saines de la France. Si madame Sambucco avait été aussi bon administrateur qu'elle était bonne mère, elle eût laissé à Clémentine une fortune respectable, mais elle géra mal ses affaires et se mit dans de grands embarras. Un notaire du pays lui emporta une somme assez ronde ; deux fermes qu'elle avait payées chères ne rendaient presque rien. Bref, elle ne savait plus où elle en était et elle commençait à perdre la tête, lorsqu'une sœur de son mari, vieille fille dévote et pincée, témoigna le désir de vivre avec elle et de mettre tout en commun. L'arrivée de cette haridelle aux dents longues effraya singulièrement la petite Clémentine, qui se cachait sous tous les meubles ou se cramponnait aux jupons de sa mère ; mais ce fut le salut de la maison. Mademoiselle Sambucco n'était pas des plus spirituelles ni des plus fondantes, mais c'était l'ordre incarné. Elle réduisit les dépenses, toucha elle-même les revenus, vendit les deux fermes en 1847, acheta du trois pour cent en 1848, et

établit un équilibre stable dans le budget. Grâce aux talents et à l'activité de cet intendant femelle, la douce et imprévoyante veuve n'eut plus qu'à choyer son enfant. Clémentine apprit à honorer les vertus de sa tante, mais elle adora sa mère. Lorsqu'elle eut le malheur de la perdre, elle se vit seule au monde, appuyée sur mademoiselle Sambucco, comme une jeune plante sur un tuteur de bois sec. Ce fut alors que son amitié pour Léon se colora d'une vague lueur d'amour ; le fils de M. Renault profita du besoin d'expansion qui remplissait cette jeune âme.

Durant les trois longues années que Léon passa loin d'elle, Clémentine sentit à peine qu'elle était seule. Elle aimait, elle se savait aimée, elle avait foi dans l'avenir ; elle vivait de tendresse intérieure et de discrète espérance, et ce cœur noble et délicat ne demandait rien de plus.

Mais ce qui étonna bien son fiancé, sa tante et elle-même, ce qui déroute singulièrement toutes les théories les plus accréditées sur le cœur féminin, ce que la raison se refuserait à croire si les faits n'étaient pas là, c'est que le jour où elle avait revu le mari de son choix, une heure après s'être jetée dans les bras de Léon avec une grâce si étourdie, Clémentine se sentit brusquement envahie par un sentiment nouveau qui n'était ni l'amour, ni l'amitié, ni la crainte, mais qui dominait tout cela et parlait en maître dans son cœur.

Depuis l'instant où Léon lui avait montré la figure du colonel, elle s'était éprise d'une vraie passion pour cette momie anonyme. Ce n'était rien de semblable à ce qu'elle éprouvait pour le fils de M. Renault, mais c'était un mélange d'intérêt, de compassion et de respectueuse sympathie.

Si on lui avait conté quelque beau fait d'armes, une histoire romanesque dont le colonel eût été le héros, cette impression se fût légitimée ou du moins expliquée. Mais non ; elle ne savait rien de lui, sinon qu'il avait été condamné comme espion par un conseil de guerre, et pourtant c'était de lui qu'elle rêva, la nuit même qui suivit le retour de Léon.

Cette incroyable préoccupation se manifesta d'abord sous une forme religieuse. Elle fit dire une messe pour le repos de l'âme du colonel, elle pressa Léon de préparer ses funérailles, elle choisit elle-même le terrain où il devait être enseveli. Ces soins divers ne lui firent jamais oublier sa visite quotidienne à la boîte de noyer, ni la génuflexion respectueuse auprès du mort, ni le baiser fraternel ou filial qu'elle déposait régulièrement sur son front. La famille Renault finit par s'inquiéter de symptômes si bizarres ; elle hâta l'enterrement du bel inconnu, pour s'en débarrasser au plus tôt. Me's la veille du jour fixé pour la cérémonie, Clémentine changea d'avis. " De quel droit allait-on emprisonner dans la tombe un homme qui n'était peut-être pas mort ? Les théories du savant docteur Meiser n'étaient pas de celles qu'on peut rejeter sans examen. La chose valait au moins quelques jours de réflexion. N'était-il pas possible de soumettre le corps du colonel à quelque expérience ? Le professeur Hirtz, de Berlin, avait promis d'envoyer à Léon des documents précieux sur la vie et la mort de ce malheureux officier ; on ne pouvait rien entreprendre avant de les avoir reçus ; on devait écrire à Berlin pour hâter l'envoi de ces pièces." Léon soupira, mais il obéit docilement à ce nouveau caprice. Il écrivit à M. Hirtz.

Clémentine trouva un allié dans cette seconde campagne : c'était M. le docteur Martout. Médecin assez médiocre dans la pratique et beaucoup trop dédaigneux de la clientèle, M. Martout ne manquait pas d'instruction. Il étudiait depuis longtemps cinq ou six grandes questions de physiologie, comme les réviviscences, les générations spontanées et tout ce qui s'ensuit. Une correspondance régulière le tenait au courant de toutes les découvertes modernes ; il était l'ami de M. Pouchet, de Rouen ; il connaissait le célèbre Karl Nibor qui a porté si haut et si loin l'usage du microscope. M. Martout avait desséché et ressuscité des milliers d'anguillules, de rotifères et de tardigrades ; il pensait que la vie n'est autre chose que l'organisation en action, et que l'idée de faire revivre un homme desséché n'a rien d'absurde en elle-même. Il se livra à

de longues méditations, lorsque M. Hirtz envoya de Berlin la pièce suivante, dont l'original est classé dans les manuscrits de la collection Humboldt.

VII

TESTAMENT DU PROFESSEUR MEISER EN FAVEUR DU COLONEL
DESSÉCHÉ

Aujourd'hui 20 janvier 1824, épuisé par une cruelle maladie et sentant approcher le jour où ma personne s'absorbera dans le grand tout ;

J'ai écrit de ma main ce testament, qui est l'acte de ma dernière volonté.

J'institue en qualité d'exécuteur testamentaire, mon neveu, Nicolas Meiser, riche brasseur en cette ville de Dantzig.

Je lègue mes livres, papiers et collections généralement quelconques, sauf la pièce 3712, à mon très estimable et très savant ami, M. de Humboldt.

Je lègue la totalité de mes autres biens, meubles et immeubles, évalués à 100,000 thalers de Prusse ou 375,000 francs, à M. le colonel Pierre-Victor Fougas, actuellement desséché, mais vivant, et inscrit dans mon catalogue sous le No. 3712 (*Zoologie*).

Puisse-t-il agréer ce faible dédommagement des épreuves qu'il a subies dans mon cabinet, et du service qu'il a rendu à la science.

Afin que mon neveu Nicolas Meiser se rende un compte exact des devoirs que je lui laisse à remplir, j'ai résolu de consigner ici l'histoire détaillée de la dessiccation de M. le colonel Fougas, mon légataire universel.

C'est le 11 novembre de la malheureuse année 1813 que mes relations avec ce brave jeune homme ont commencé. J'avais quitté depuis longtemps la ville de Dantzig, où le bruit du canon et le danger des bombes rendaient tout travail impossible, et je m'étais retiré avec mes instruments et mes livres sous la garde des armées alliées, dans le village fortifié de Liebenfeld. Les garnisons françaises de Dantzig, de Stettin, de Custrin, de Glogau, de Hambourg et de plusieurs autres villes allemandes ne pouvaient communiquer entre elles ni avec leur patrie ; cependant le général Rapp se défendait obstinément contre la flotte anglaise et l'armée russe. M. le colonel Fougas fut pris par un détachement du corps Barclay de Tolly, comme il cherchait à passer la Vistule sur la glace, en se dirigeant vers Dantzig. On l'amena prisonnier à Liebenfeld le 11 novembre, à l'heure de mon souper, et le bas officier Garok, qui commandait le village, me fit requérir de force pour assister à l'interrogatoire et servir d'interprète.

La figure ouverte, la voix mâle, la résolution fière et la belle attitude de cet infortuné me gagnèrent le cœur. Il avait fait le sacrifice de sa vie. Son seul regret, disait-il, était d'échouer au port, après avoir traversé quatre armées, et de ne pouvoir exécuter les ordres de l'empereur. Il paraissait animé de ce fanatisme français qui a fait tant de mal à notre chère Allemagne, et pourtant je ne sus pas m'empêcher de le défendre, et je traduisis ses paroles moins en interprète qu'en avocat. Malheureusement on avait trouvé sur lui une lettre de Napoléon au général Rapp, dont j'ai conservé copie :

“ Abandonnez Dantzig, forcez le blocus, réunissez-vous aux garnisons de Stettin, de Custrin et de Glogau, marchez sur l'Elbe, entendez-vous avec Saint-Cyr et Davoust pour concentrer les forces éparses à Dresde, Torgau, Wittemberg, Magdebourg et Hambourg ; faites la boule de neige ; traversez la Westphalie qui est libre et venez défendre la ligne du Rhin avec une armée de 170,000 Français que vous sauvez !

“ NAPOLÉON.”

Cette lettre fut envoyée à l'état-major de l'armée russe, tandis qu'une demi-douzaine de militaires illettrés, ivres de

joie et de brandevin condamnaient le brave colonel du 23e de ligne à la mort des espions et des traîtres. L'exécution fut fixée au lendemain 12, et M. Pierre-Victor Fougas, après m'avoir remercié et embrassé avec la sensibilité la plus touchante (il est époux et père), se vit enfermer dans la petite tour crénelée de Liebenfeld, où le vent soufflait terriblement par toutes les meurtrières.

La nuit du 11 au 12 novembre fut une des plus rigoureuses de ce terrible hiver. Mon thermomètre à *minima*, suspendu hors de ma fenêtre à l'exposition sud-est, indiquait 19 degrés centigrades au-dessous de zéro. Je sortis au petit jour pour dire un dernier adieu à M. le colonel, et je rencontrai le bas officier Garok qui me dit en mauvais allemand :

“ Nous n'aurons pas besoin de tuer le frantzouski, il est gelé.”

Je courus à la prison. M. le colonel était couché sur le dos, et roide. Mais je reconnus après quelques minutes d'examen que la roideur de ce corps n'était pas celle de la mort. Les articulations, sans avoir leur souplesse ordinaire, se laissaient fléchir et ramener à l'extension sans un effort trop violent. Les membres, la face, la poitrine donnaient à ma main une sensation de froid, mais bien différente de celle que j'avais souvent perçue au contact des cadavres.

Sachant qu'il avait passé plusieurs nuits sans dormir et supporté des fatigues extraordinaires, je ne doutais point qu'il ne se fût laissé prendre de ce sommeil profond et léthargique qu'entraîne un froid intense, et qui, trop prolongé, ralentit la respiration et la circulation au point que les moyens les plus délicats de l'observation médicale sont nécessaires pour constater la persistance de la vie. Le pouls était insensible, ou tout au moins mes doigts engourdis par le froid ne le sentaient pas. La dureté de mon ouïe (j'étais alors dans ma soixante-neuvième année) m'empêcha de constater par l'auscultation si les bruits du cœur révélaient encore ces battements faibles, mais prolongés, que l'oreille peut encore entendre lorsque la main ne les perçoit déjà plus.

M. le colonel se trouvait à cette période de l'engourdissement causé par le froid, où pour réveiller un homme sans le faire mourir, des soins nombreux et délicats deviennent nécessaires. Quelques heures encore, et la congélation allait survenir, et avec elle l'impossibilité du retour à la vie.

J'étais dans la plus grande perplexité. D'un côté, je le sentais mourir par congélation entre mes mains ; de l'autre, je ne pouvais pas à moi seul l'entourer de tous les soins indispensables. Si je lui appliquais des excitants sans lui faire frictionner à la fois le tronc et les membres par trois ou quatre aides vigoureux, je ne le réveillais que pour le voir mourir. J'avais encore sous les yeux le spectacle de cette belle jeune fille asphyxiée dans un incendie, que je parvins à ranimer en lui promenant des charbons ardents sous les clavicules, mais qui ne put qu'appeler sa mère et mourut presque aussitôt malgré l'emploi des excitants à l'intérieur et de l'électricité pour déterminer les contractions du diaphragme et du cœur.

Et quand même je serais parvenu à lui rendre la force et la santé, n'était-il pas condamné par le conseil de guerre ? L'humanité ne me défendait-elle pas de l'arracher à ce repos voisin de la mort pour le livrer aux horreurs du supplice ?

Je dois avouer aussi qu'en présence de cet organisme où la vie était suspendue, mes idées sur la résurrection prirent sur moi comme un nouvel empire. J'avais si souvent desséché et fait revivre des êtres assez élevés dans la série animale, que je ne doutais pas du succès de l'opération, même sur un homme. A moi seul, je ne pouvais ranimer et sauver M. le colonel ; mais j'avais dans mon laboratoire tous les instruments nécessaires pour le dessécher sans aide.

En résumé, trois partis s'offraient à moi : 1° laisser M. le colonel dans la tour crénelée, où il aurait péri le jour même par congélation ; 2° le ranimer par des excitants, au risque de le tuer, et pourquoi ? pour le livrer, en cas de succès, à un supplice inévitable ; 3° le dessécher dans mon laboratoire avec la quasi certitude de le ressusciter après la paix. Tous

les amis de l'humanité comprendront sans doute que je ne pouvais pas hésiter longtemps.

Je fis appeler le bas officier Garok, et je le pria de me vendre le corps du colonel. Ce n'était pas la première fois que j'achetais un cadavre pour le disséquer, et ma demande n'excita aucun soupçon. Marché conclu, je donnai quatre bouteilles de Kirschen-Wasser, et bientôt deux soldats russes m'apportèrent sur un brancard M. le colonel Fougas.

Dès que je fus seul avec lui, je lui piquai le doigt : la pression fit sortir une goutte de sang. La placer sous un microscope, entre deux lamelles de verre, fut pour moi l'affaire d'une minute. O bonheur ! la fibrine n'était pas coagulée ! Les globules rouges se montraient nettement circulaires, aplatis, biconcaves, sans crénelures, ni dentelures, ni gonflement sphéroïdal. Les globules blancs se déformaient et reprenaient alternativement la forme sphérique, pour se déformer encore lentement par de délicates expansions. Je ne m'étais donc pas trompé, c'était bien un homme engourdi que j'avais sous les yeux et non un cadavre !

Je le portai sur une balance. Il pesait cent quarante livres, ses vêtements compris. Je n'eus garde de le déshabiller, car j'avais reconnu que les animaux desséchés directement au contact de l'air mouraient plus souvent que ceux qui étaient couverts de mousse ou d'autres objets mous pendant l'épreuve de la disséction.

Ma grande machine pneumatique, son immense plateau, son énorme cloche ovale en fer battu qu'une crémaillère glissant sur une poulie attachée solidement au plafond élevait et abaissait sans peine grâce à son treuil, tous ces mille et un mécanismes que j'avais si laborieusement préparés nonobstant les railleries de mes envieux, et que je me désolais de voir inutiles, allaient donc trouver leur emploi. Des circonstances inattendues venaient enfin de me procurer un sujet d'expériences tel que j'avais vainement essayé d'en obtenir en cherchant à engourdir des chiens, des lapins, des moutons et d'autres mammifères à l'aide de mélanges réfrigérants. Depuis longtemps, sans doute, ces résultats auraient été obtenus si j'avais été aidé de ceux qui m'entouraient, au lieu d'être l'objet de leurs railleries : si nos ministres m'avaient appuyé de leur autorité au lieu de me traiter comme un esprit subversif.

Je m'enfermai en tête-à-tête avec le colonel, et je défendis même à la vieille Gretchen, ma gouvernante, aujourd'hui defunte, de me troubler dans mon travail. J'avais remplacé le pénible levier des anciennes machines pneumatiques par un roue munie d'un excentrique qui transformait le mouvement circulaire de l'axe en mouvement rectiligne appliqué aux pistons : la roue, l'excentrique, la bielle, le genou de l'appareil fonctionnaient admirablement et me permettaient de tout faire par moi-même. Le froid ne gênait pas le jeu de la machine et les huiles n'étaient pas figées : je les avais purifiées moi-même par un procédé nouveau fondé sur les découvertes alors récentes du savant français M. Chevreul.

Après avoir étendu le corps sur le plateau de la machine pneumatique, abaisse la cloche et luté les bords, j'entrepris de le soumettre graduellement à l'action du vide sec et à froid. Des capsules remplies de chlorure de calcium étaient placées autour de M. le colonel pour absorber l'eau qui allait s'évaporer de son corps, et hâter la dessiccation.

Certes, je me trouvais dans la meilleure situation possible pour amener le corps humain à un état de dessèchement graduel sans cessation brusque des fonctions, sans désorganisation des tissus ou des humeurs. Rarement mes expériences sur les rotifères et les tardigrades avaient été entourées de pareilles chances de succès, et elles avaient toujours réussi. Mais la nature particulière du sujet et les scrupules spéciaux qu'il imposait à ma conscience, m'obligeaient de remplir un certain nombre de conditions nouvelles, que j'avais d'ailleurs prévues depuis longtemps. J'avais eu soin de ménager une ouverture aux deux bouts de ma cloche ovale et d'y sceller une épaisse glace, qui me permettait de suivre de l'œil les effets du vide sur M. le colonel. Je m'étais bien gardé de fermer les

fenêtres de mon laboratoire, de peur qu'une température trop élevée ne fit cesser la léthargie du sujet ou ne déterminât quelque altération des humeurs. Si le degel était survenu, c'en était fait de mon expérience. Mais le thermomètre se maintint durant plusieurs jours entre 6 et 8 degrés au-dessous de zéro, et je fus assez heureux pour voir le sommeil léthargique se prolonger, sans avoir à craindre la congélation des tissus.

Je commençai par pratiquer le vide avec une extrême lenteur, de crainte que les gaz dissous dans le sang, devenus libres par la différence de leur tension avec celle de l'air raréfié, ne vissent à se dégager dans les vaisseaux et à déterminer la mort immédiate. Je surveillais en outre à chaque instant les effets du vide sur les gaz de l'intestin, car en se dilatant intérieurement à mesure que la pression de l'air diminuait autour du corps, ils auraient pu amener des désordres graves. La longue conservation des tissus n'en eût pas été affectée, mais il suffisait d'une lésion intérieure pour déterminer la mort après quelques heures de révivescence. C'est ce qu'on observe assez souvent chez les animaux desséchés sans précaution.

À plusieurs reprises, un gonflement trop rapide de l'abdomen vint me mettre en garde contre le danger que je redoutais et je fus obligé de laisser rentrer un peu d'air sous la cloche. Enfin la cessation de tous les phénomènes de cet ordre me prouva que les gaz avaient disparu par exosmose ou avaient été expulsés par la contraction spontanée des viscères. Ce ne fut qu'à la fin du premier jour que je pus renoncer à ces précautions minutieuses et porter le vide un peu plus loin.

Le lendemain 13, je poussai le vide à ce point que le baromètre descendit à cinq millimètres. Comme il n'était survenu aucun changement dans la position du corps ni des membres, j'étais sûr que nulle convulsion ne s'était produite. M. le colonel arrivait à se dessécher, à devenir immobile, à cesser de pouvoir exécuter les actes de la vie sans que la mort fût survenue ni que la possibilité du retour de l'action eût cessé. Sa vie était suspendue, non éteinte !

Je pompais chaque fois qu'un excédant de vapeur d'eau faisait monter le baromètre. Dans la journée du 14, la porte de mon laboratoire fut littéralement enfoncée par M. le général russe comte Trollhub, envoyé du quartier général. Cet honorable officier était accouru en toute hâte pour empêcher l'exécution de M. le colonel et le conduire en présence du commandant en chef. Je lui confessai loyalement ce que j'avais fait sous l'inspiration de ma conscience, je lui montrai le corps à travers un des yeux-de-bœuf de la machine pneumatique, je lui dis que j'étais heureux d'avoir conservé un homme qui pouvait fournir des renseignements utiles aux libérateurs de mon pays, et j'offris de le ressusciter à mes frais si l'on me promettait de respecter sa vie et sa liberté. M. le général comte Trollhub, homme distingué sans contredit, mais d'une instruction exclusivement militaire, crut que je ne parlais pas sérieusement. Il sortit en me jetant la porte au nez et en me traitant de vieux fou.

Je me remis à pomper et je maintins le vide à une pression de 3 à 5 millimètres pendant l'espace de trois mois. Je savais par expérience que les animaux peuvent revivre après avoir été soumis au vide sec et à froid pendant quatre-vingts jours.

Le 12 février 1814, ayant observé que, depuis un mois, il n'était survenu aucune modification dans l'affaïssement des chairs, je résolus de soumettre M. le colonel à une autre série d'épreuves, afin d'assurer une conservation plus parfaite par une complète dessiccation. Je laissai rentrer l'air par le robinet dessiné à cet usage, puis ayant enlevé la cloche, je procédai à la suite de mon expérience.

Le corps ne pesait plus que quarante-six livres ; je l'avais donc presque réduit au tiers de son poids primitif. Il faut tenir compte de ce que les vêtements n'avaient pas perdu autant d'eau que les autres parties. Or le corps de l'homme renferme presque les quatre cinquièmes de son poids d'eau, comme le démontre une dessiccation bien faite à l'étuve chimique.

Je plaçai donc M. le colonel sur un plateau, et, après l'avoir

glissé dans ma grande étuve, j'élevai graduellement la température à 75 degrés centigrades. Je n'osai dépasser ce chiffre, de peur d'altérer l'albumine, de la rendre insoluble, et d'ôter aux tissus la faculté de reprendre l'eau nécessaire au retour de leurs fonctions.

J'avais eu soin de disposer un appareil convenable pour que l'étuve fût constamment traversée par un courant d'air sec. Cet air s'était desséché en traversant une série de flacons remplis d'acide sulfurique, de chaux vive et de chlorure de calcium.

Après une semaine passée dans l'étuve, l'aspect général du corps n'avait pas changé, mais son poids s'était réduit à 40 livres, vêtement compris. Huit autres jours n'amenèrent aucune déperdition nouvelle. J'en conclus que la dessiccation était suffisante. Je savais bien que les cadavres momifiés dans les caveaux d'église depuis un siècle ou plus finissent par ne peser qu'une dizaine de livres ; mais ils ne deviennent pas si légers sans une notable altération de leurs tissus.

Le 27 février, je plaçai moi-même M. le colonel dans les boîtes que j'avais fait faire à son usage. Depuis cette époque, c'est-à-dire pendant un espace de neuf ans et onze mois, nous ne nous sommes jamais quittés. Je l'ai transporté avec moi à Dantzig, il habite ma maison. Je ne l'ai pas rangé à son numéro d'ordre dans ma collection de zoologie, il repose à part, dans la chambre d'honneur. Je ne confie à personne le plaisir de renouveler son chlorure de calcium. Je prendrai soin de vous jusqu'à ma dernière heure, ô monsieur le colonel Fougas, cher et malheureux ami ! Mais je n'aurai pas la joie de contempler votre résurrection. Je ne partagerai point les douces émotions du guerrier qui revient à la vie. Vos glandes lacrymales, inertes aujourd'hui, ranimées dans quelques jours, ne répandront pas sur le sein de votre vieux bienfaiteur la douce rosée de la reconnaissance. Car vous ne rentrerez en possession de votre être que le jour où je ne vivrai plus !

Peut-être serez-vous étonné que, vous aimant comme je vous aime, j'ai tardé si longtemps à vous tirer de ce profond sommeil. Qui sait si un reproche amer ne viendra pas corrompre la douceur des premières actions de grâces que vous apporterez sur ma tombe ? Oui, j'ai prolongé sans profit pour vous une expérience d'intérêt général. J'aurais dû rester fidèle à ma première pensée et vous rendre la vie aussitôt après la signature de la paix. Mais quoi ! fallait-il donc vous renvoyer en France quand le sol de votre patrie était couvert de nos soldats et de nos alliés ! Je vous ai épargné ce spectacle si douloureux pour une âme comme la vôtre. Sans doute vous auriez eu la consolation de revoir, en mars 1815, l'homme fatal à qui vous aviez consacré votre dévouement ; mais êtes-vous bien sûr que vous n'eussiez pas été englouti avec sa fortune dans le naufrage de Waterloo ?

Depuis cinq ou six ans, ce n'est plus ni votre intérêt, ni même l'intérêt de la science qui m'a empêché de vous ranimer, c'est... pardonnez-le-moi, monsieur le colonel, c'est un lâche attachement à la vie. Le mal dont je souffre, et qui m'en portera bientôt, est une hypertrophie du cœur, les émotions violentes me sont interdites. Si j'entreprenais moi-même cette grande opération, dont j'ai tracé la marche dans un programme annexé à ce testament, je succomberais sans nul doute avant de l'avoir terminée ; ma mort serait un accident fâcheux qui pourrait troubler mes aides et faire manquer votre résurrection.

Rassurez-vous, vous n'attendrez pas longtemps. Et, d'ailleurs, que perdez-vous à attendre ? Vous ne vieillissez pas, vous avez toujours vingt-quatre ans, vos enfants grandissent ; vous serez presque leur contemporain lorsque vous renaîtrez ! Vous êtes venu pauvre à Liebenfeld, pauvre vous êtes dans ma maison de Dantzig, et mon testament vous fait riche. Soyez heureux, c'est mon vœu le plus cher.

J'ordonne que, dès le lendemain de ma mort, mon neveu, Nicolas Meiser, réunisse par lettre de convocation les dix plus illustres médecins du royaume de Prusse, qu'il leur donne lecture de mon testament et du mémoire y annexé, et qu'il fasse procéder sans retard, dans mon propre laboratoire, à la résurrection de M. le colonel Fougas. Les frais de voyage,

de séjour, etc., etc., seront prélevés sur l'actif de ma succession. Une somme de deux mille thalers sera consacré à la publication des glorieux résultats de l'expérience, en allemand, en français et en latin. Un exemplaire de cette brochure devra être adressé à chacune des sociétés savantes qui existeront alors en Europe.

Dans le cas tout à fait imprévu où les efforts de la science ne parviendraient pas à ranimer M. le colonel, tous mes biens retourneraient à Nicolas Meiser, seul parent qui me reste.

JEAN MEISER, D. M.

VIII

COMMENT NICOLAS MEISER, NEVEU DE JEAN MEISER, AVAIT EXÉCUTÉ LE TESTAMENT DE SON ONCLE.

Le docteur Hirtz de Berlin, qui avait copié ce testament lui-même, s'excusa fort obligeamment de ne l'avoir pas envoyé plus tôt. Ses affaires l'avaient contraint de voyager loin de la capitale. En passant par Dantzig, il s'était donné le plaisir de visiter M. Nicolas Meiser, ancien brasseur, richissime propriétaire et gros rentier, actuellement âgé de soixante-six ans. Ce vieillard se rappelait fort bien la mort et le testament de son oncle, le savant ; mais il n'en parlait pas sans une certaine répugnance. Il affirmait d'ailleurs qu'aussitôt après le décès de Jean Meiser, il avait rassemblé dix médecins de Dantzig autour de la momie du colonel ; il montrait même une déclaration unanime de ces messieurs, attestant qu'un homme desséché à l'étuve ne peut en aucune façon ni par aucun moyen renaître à la vie. Ce certificat, rédigé par les adversaires et les ennemis du défunt, ne faisait nulle mention du mémoire annexé au testament. Nicolas Meiser jurait ses grands dieux (mais non sans rougir visiblement) que cet écrit concernant les procédés à suivre pour ressusciter le colonel, n'avait jamais été connu de lui ni de sa femme. Interrogé sur les raisons qui avaient pu le porter à se dessaisir d'un dépôt aussi précieux que le corps de M. Fougas, il disait l'avoir conservé quinze ans dans sa maison avec tous les respects et tous les soins imaginables ; mais au bout de ce temps obsédé de visions et réveillé presque toutes les nuits par le fantôme du colonel qui venait lui tirer les pieds, il s'était décidé à le vendre pour vingt écus à un amateur de Berlin. Depuis qu'il était débarrassé de ce triste voisinage, il dormait beaucoup mieux, mais pas encore tout à fait bien, car il lui avait été impossible d'oublier la figure du colonel.

A ces renseignements, M. Hirtz, médecin de S. A. R. le prince régent de Prusse, ajouta quelques mots en son nom personnel. Il ne croyait pas que la résurrection d'un homme sain et desséché avec précaution fût impossible en théorie ; il pensait même que le procédé de dessiccation indiqué par l'illustre Jean Meiser était le meilleur à suivre. Mais dans le cas présent, il ne lui paraissait pas vraisemblable que le colonel Fougas pût être rappelé à la vie ; les influences atmosphériques et les variations de température qu'il avait subies durant un espace de quarante-six ans devaient avoir altéré les humeurs et les tissus.

C'était aussi le sentiment de M. Renault et de son fils. Pour calmer un peu l'exaltation de Clémentine, ils lui lurent les derniers paragraphes de la lettre de M. Hirtz. On lui cacha le testament de Jean Meiser, qui n'aurait pu que lui échauffer la tête. Mais cette imagination fermentait sans relâche, quoi qu'en fit pour l'assoupir. Clémentine recherchait maintenant la compagnie du docteur Martout ; elle discutait avec lui, elle voulait voir des expériences sur la résurrection des rotifères. Rentré chez elle, elle pensait un peu à Léon et beaucoup au colonel. Le projet de mariage tenait toujours, mais personne n'osait parler de la publication des bans. Aux tendresses les plus touchantes de son futur, la jeune fiancée répondait par des discussions sur le principe vital. Ses visites dans la maison Renault ne s'adressaient pas aux

vivants, mais au mort. Tous les raisonnements qu'on mit en œuvre pour la guérir d'un fol espoir ne servirent qu'à la jeter dans une mélancolie profonde. Ses belles couleurs pâlirent, l'éclat de son regard s'éteignit. Minée par un mal secret, elle perdit cette aimable vivacité qui était comme le pétilllement de la jeunesse et de la joie. Il fallait que le changement fût bien visible, car Mlle Sambucco, qui n'avait pas des yeux de mère, s'en inquiéta.

M. Martout, persuadé que cette maladie de l'âme ne céde-

génie infallible. Sa réponse va nous apprendre s'il faut procéder à la résurrection de notre homme, ou s'il ne reste qu'à l'enterrer.

—Quoi! s'écria la jeune fille, on peut décider si un homme est mort ou vivant, sur échantillon?

—Il ne faut rien de plus au docteur Nibor. Oubliez donc vos préoccupations pendant une huitaine de jours. Dès que la réponse arrivera, je vous la donnerai à lire. J'ai stimulé la curiosité du grand savant: il ne sait absolument rien sur



“Hors d'ici tous!” s'écria Fougas de sa plus belle voix de commandement.

rait qu'à un traitement moral, vint la voir un matin et lui dit:

“Ma chère enfant, quoique je ne m'explique pas bien le grand intérêt que vous portez à cette momie, j'ai fait quelque chose pour elle et pour vous. Je viens d'envoyer à M. Karl Nibor le petit bout d'oreille que Léon a détaché.”

Clémentine ouvrit de grands yeux.

“Vous ne me comprenez pas?” reprit le docteur. Il s'agit de reconnaître si les humeurs et les tissus du colonel ont subi des altérations graves. M. Nibor, avec son microscope, nous dira ce qui en est. On peut s'en rapporter à lui: c'est un

le fragment que je lui envoie. Mais si, par impossible, il nous disait que ce bout d'oreille appartient à un être sain, je le prierais de venir à Fontainebleau et de nous aider à lui rendre la vie.”

Cette vague lueur d'espérance dissipa la mélancolie de Clémentine et lui rendit sa belle santé. Elle se remit à chanter, à rire, à voltiger dans le jardin de sa tante et dans la maison de M. Renault. Les doux entretiens recommencèrent; on reparla du mariage, le premier ban fut publié.

“Enfin, disait Léon, je la retrouve!”

Mais Mme Renault, la sage et prévoyante mère, hochait la tête tristement:

" Tout cela ne va qu'à moitié bien, disait-elle. Je n'aime pas que ma bru se préoccupe si fort d'un beau garçon desséché. Que deviendrons-nous lors qu'elle saura qu'il est impossible de le faire revivre ? Les papillons noirs ne vont-ils pas reprendre leur vol ? Et supposé qu'on parvienne à le ressusciter, par miracle ! êtes-vous sûrs qu'elle ne prendra pas de l'amour pour lui ? En vérité, Léon avait bien besoin d'acheter cette momie, et c'est ce que j'appelle de l'argent bien placé !"

Un dimanche matin, M. Martout entra chez le vieux professeur en criant victoire.

Voici la réponse qui lui était venue de Paris :

" Mon cher confrère,

" J'ai reçu votre lettre et le petit fragment de tissu dont vous m'avez prié de déterminer la nature. Il ne m'a pas fallu grand travail pour voir de quoi il s'agissait. J'ai fait vingt fois des choses plus difficiles dans des expertises de médecine légale. Vous pouvez même vous dispenser de la formule consacrée : " Quand vous aurez fait votre examen au microscope, je vous dirai ce que c'est. " Ces phrases ne servent de rien : Mon microscope sait mieux que vous ce que vous m'avez envoyé. Vous connaissez la forme et la couleur des choses ; il en voit la structure intime, la raison d'être, les conditions de vie et de mort.

" Votre fragment de matière desséchée, large comme la moitié de mon ongle et à peu près aussi épais, après avoir séjourné vingt-quatre heures sous un globe, dans une atmosphère saturée d'eau, à la température du corps humain, est devenu souple bien qu'un peu élastique. J'ai pu dès lors le disséquer, l'étudier comme un morceau de chair fraîche et placer sous le microscope chacune de ses parties qui me paraissent de consistance ou de couleur différente.

" J'ai d'abord trouvé au milieu une partie mince, plus dure et plus élastique que le reste et qui m'a présentée la trame et les cellules du cartilage. Ce n'était ni le cartilage du nez, ni le cartilage d'une articulation, mais bien le fibro-cartilage de l'oreille. Donc vous m'avez envoyé un bout d'oreille, et ce n'est point le bout d'en bas, le lobe qu'on perce chez les femmes pour y mettre des boucles d'or, mais le bout d'en haut, dans lequel le cartilage s'étend.

" A l'intérieur, j'ai détaché une peau fine dans laquelle le microscope m'a montré un épiderme délicat, parfaitement intact ; un derme non moins intact, avec de petites papilles, et surtout traversé par une foule de poils d'un fin duvet humain. Chacun de ces petits poils avait sa racine plongée dans son follicule, et le follicule accompagné de ses deux petites glandes. Je vous dirai même plus : ces poils de duvet étaient longs de quatre à cinq millimètres sur trois à cinq centièmes de millimètres d'épaisseur ; c'est le double de la grandeur du joli duvet qui fleurit sur une oreille féminine ; d'où je conclus que votre bout d'oreille appartient à un homme.

" Contre le bord recourbé du cartilage, j'ai trouvé les éléments faisceaux striés du muscle de l'hélix, et si parfaitement intacts qu'on aurait dit qu'ils ne demandaient qu'à se contracter. Sous la peau et près des muscles, j'ai trouvé plusieurs petits filets nerveux, composés chacun de huit ou dix tubes dont la moelle était aussi intacte et homogène que dans les nerfs enlevés à un animal vivant ou pris sur un membre amputé. Etes-vous satisfait ? Demandez-vous merci ? Eh bien ! moi, je ne suis pas encore au bout de mon rouleau !

" Dans le tissu cellulaire interposé au cartilage et à la peau, j'ai trouvé de petites artères et de petites veines dont la structure était parfaitement reconnaissable. Elles renfermaient du serum avec des globules rouges du sang. Ces globules étaient tous circulaires, biconcaves, parfaitement réguliers ; ils ne présentaient ni dentelures, ni cet état framboisé, qui caractérise les globules du sang d'un cadavre.

" En résumé, mon cher confrère, j'ai trouvé dans ce fragment à peu près de tout ce qu'on trouve dans le corps de l'homme : du cartilage, du muscle, du nerf, de la peau, des poils, des glandes, du sang, etc., et tout cela dans un état par-

faitement sain et normal. Ce n'est donc pas du cadavre que vous m'avez envoyé, mais un morceau d'un homme vivant, dont les humeurs et les tissus ne sont nullement décomposés.

" Agréé, etc.

" KARL NIBOR.

" Paris, 30 juillet 1859."

X

BEAUCOUP DE BRUIT DANS FONTAINEBLEAU.

On ne tarda pas à dire par la ville que M. Martout et les MM. Renault se proposaient de ressusciter un homme, avec le concours de plusieurs savants de Paris.

M. Martout avait adressé un mémoire détaillé au célèbre Karl Nibor, qui s'était hâté d'en faire part à la Société de biologie. Une commission fut nommée séance tenante pour accompagner M. Nibor à Fontainebleau. Les six commissaires et le rapporteur convinrent de quitter Paris le 15 août, heureux de se soustraire au fracas des réjouissances publiques. On avertit M. Martout de préparer l'expérience, qui ne devait pas durer moins de trois jours.

Quelques gazettes de Paris annoncèrent ce grand événement dans leurs *faits divers*, mais le public y prêta peu d'attention. La rentrée solennelle de l'armée d'Italie occupait exclusivement tous les esprits, et d'ailleurs les Français n'accordent plus qu'une foi médiocre aux miracles promis par les journaux.

Mais à Fontainebleau ce fut une tout autre affaire. Non-seulement M. Martout et MM. Renault, mais M. Aucret l'architecte, M. Bonnavet le notaire, et dix autres gros bonnets de la ville avaient vu et touché la momie du colonel. Ils en avaient parlé à leurs amis, ils l'avaient décrit de leur mieux, ils avaient raconté son histoire. Deux ou trois copies du testament de M. Meiser circulaient de main en main. La question des réviviscences était à l'ordre du jour ; on la discutait autour du bassin des Carpes, comme en pleine Académie des sciences. Vous auriez entendu parler des tardigrades jusque sur la place du Marché !

Il convient de déclarer que les résurrectionnistes n'étaient pas en majorité. Quelques professeurs du collège, notés par leur esprit paradoxal, quelques amis du merveilleux, atteints et convaincus d'avoir fait tourner les tables, enfin une demi-douzaine de ces grognards à moustache blanche qui croient que la mort de Napoléon Ier est une calomnie répandue par les Anglais, composaient le gros de l'armée. M. Martout avait contre lui non-seulement les sceptiques, mais encore la foule innombrable des croyants. Les uns le tournaient en ridicule, les autres le proclamaient subversif, dangereux, ennemi des idées fondamentales sur lesquelles repose la société. Le desservant d'une petite église prêcha à mots couverts contre les prométhées qui prétendent usurper les privilèges du ciel. Mais le curé de la paroisse, excellent homme et tolérant, ne craignit pas de dire dans cinq ou six maisons que la guérison d'un malade aussi désespéré que M. Fougas serait une preuve de la puissance et de la miséricorde de Dieu.

La garnison de Fontainebleau se composait alors de quatre escadrons de cuirassiers et du 23^e de ligne qui s'était distingué à Magenta. Lorsqu'on sut dans l'ancien régiment du colonel Fougas que cet illustre officier allait peut-être revenir au monde, ce fut une émotion générale. Un régiment sait son histoire, et l'histoire du 23^e avait été celle de Fougas depuis le mois de février 1811 jusqu'en novembre 1813. Tous les soldats avaient entendu lire dans leurs chambres l'anecdote suivante :

" Le 27 août 1813, à la bataille de Dresde, l'empereur aperçoit un régiment français au pied d'une redoute russe qui le couvrait de mitaille. Il s'informe ; on lui répond que c'est le 23^e de ligne " C'est impossible, dit-il, le 23^e de ligne ne resterait pas sous le feu sans courir sur l'artillerie qui le foudroie. " Le 23^e, mené par le colonel Fougas, gravit la hauteur au

pas de charge, cloua les artilleurs sur leurs pièces et enleva la redoute."

Les officiers et les soldats, fiers à bon droit de cette action mémorable, vénéraient sous le nom de Fougas un des ancêtres du régiment. L'idée de le voir reparaitre au milieu d'eux, jeune et vivant, ne leur paraissait pas vraisemblable, mais c'était déjà quelque chose que de posséder son corps. Officiers et soldats décidèrent qu'il serait enseveli à leurs frais, après les expériences du docteur Martout. Et pour lui donner un tombeau digne de sa gloire ils votèrent une cotisation de deux jours de solde.

Tout ce qui portait l'épaulette défila dans le laboratoire de M. Renault ; le colonel des cuirassiers y revint plusieurs fois, dans l'espoir de rencontrer Clémentine. Mais la fiancée de Léon se tenait à l'écart.

Elle était heureuse comme une femme ne l'a jamais été, cette jolie petite Clémentine. Aucun nuage ne voilait plus la sérénité de son beau front. Libre de tous soucis, le cœur ouvert à l'espérance, elle adorait son cher Léon et passait les jours à le lui dire. Elle-même avait pressé la publication des bans.

"Nous nous marierons, disait elle, le lendemain de la résurrection du colonel. J'entends qu'il soit mon témoin, je veux qu'il me bénisse ! C'est bien le moins qu'il puisse faire pour moi, après tout ce que j'ai fait pour lui. Dire que, sans mon obstination, vous alliez l'envoyer au muséum, du jardin des Plantes ! Je lui conterai cela, monsieur dès qu'il pourra nous entendre, et il vous coupera les oreilles à son tour ! Je vous aime !

—Mais, répliqua Léon, pourqu'on s'obordonnez vous mor bonheur au succès d'une expérience ! Toutes les formalités ordinaires sont remplies, les publications faites, les affiches posées ; personne au monde ne nous empêcherait de nous marier demain, et il vous plaît d'attendre jusqu'au 19 ! Quel rapport y a-t-il entre nous et ce monsieur desséché qui dort dans une boîte ? Il n'appartient ni à votre maison ni à la mienne. J'ai compulsé tous les papiers de votre famille en remontant jusqu'à la sixième génération et je n'y ai trouvé personne du nom de Fougas. Ce n'est donc pas un grand-parent que nous attendons pour la cérémonie. Qu'est-ce alors ? Les méchantes langues de Fontainebleau prétendent que vous avez une passion pour ce fétiche de 1813 ; moi qui suis sûr de votre cœur, j'espère que vous ne l'aimerez jamais autant que moi. En attendant, on m'appelle le rival du colonel au bois dormant !

—Laissez dire les sots, répondait Clémentine avec un sourire angélique. Je ne me charge pas d'expliquer mon affection pour le pauvre Fougas, mais je l'aime beaucoup, cela est certain. Je l'aime comme un père, comme un frère, si vous le préférez, car il est presque aussi jeune que moi. Quand nous l'aurons ressuscité, je l'aimerai peut-être comme un fils, mais vous n'y perdrez rien, mon cher Léon. Vous avez dans mon cœur une place à part, la meilleure, et personne ne vous la prendra, pas même lui !

Cette querelle d'amoureux, qui recommençait souvent et finissait toujours par un baiser, fut un jour interrompue par la visite du commissaire de police.

L'honorable fonctionnaire déclina poliment son nom et sa qualité, et demanda au jeune Renault la faveur de l'entretenir à part.

"Monsieur, lui dit-il lorsqu'il le vit seul, je sais tous les égards qui sont dus à un homme de votre caractère et dans votre position, et j'espère que vous voudrez bien ne pas interpréter en mauvais sens une démarche qui n'est inspirée par le sentiment du devoir."

Léon s'écarquilla les yeux en attendant la suite de ce discours.

"Vous devinez, monsieur, poursuivit le commissaire, qu'il s'agit de la loi sur les sépultures. Elle est formelle, et n'admet aucune exception. L'autorité pourrait fermer les yeux, mais le grand bruit qui s'est fait, et d'ailleurs la qualité du défunt, sans compter la question religieuse, nous met dans l'obligation d'agir... de concert avec vous, bien entendu..."

Léon comprenait de moins en moins. On finit par lui expliquer, toujours dans le style administratif, qu'il devait faire porter M. Fougas au cimetière de la ville.

"Mais, monsieur, répondit l'ingénieur, si vous avez entendu parler du colonel Fougas, on a dû vous dire aussi que nous ne le tenons pas pour mort."

—Monsieur, répliqua le commissaire avec un sourire assez fin, les opinions sont libres. Mais le médecin des morts, qui a eu le plaisir de voir le défunt, nous a fait un rapport concluant à l'inhumation immédiate.

—Eh bien, monsieur, si Fougas est mort, nous avons l'espérance de le ressusciter.

—On nous l'avait déjà dit, monsieur, mais, pour ma part, j'hésitais à le croire.

—Vous le croirez quand vous l'aurez vu, et j'espère, monsieur, que cela ne tardera pas longtemps.

—Mais alors, monsieur, vous vous êtes donc mis en règle ?

—Avec qui ?

—Je ne sais pas, monsieur ; mais je suppose qu'avant d'entreprendre une chose pareille, vous vous êtes muni de quelque autorisation.

—De qui ?

—Mais enfin, monsieur, vous avouerez que la résurrection d'un homme est une chose extraordinaire. Quant à moi, c'est bien la première fois que j'en entends parler. Or le devoir d'une police bien faite est d'empêcher qu'il se passe rien d'extraordinaire dans le pays.

—Voyons, monsieur, si je vous disais : voici un homme qui n'est pas mort ; j'ai l'espoir très-fondé de le remettre sur pied dans trois jours ; votre médecin, qui prétend le contraire, se trompe ; prendriez-vous la responsabilité de faire enterrer Fougas ?

—Non, certes ! A Dieu ne plaise que je prenne rien sous ma responsabilité ! mais cependant, monsieur, en faisant enterrer M. Fougas ; je serais dans l'ordre et dans la légalité. Car enfin de quel droit prétendez-vous ressusciter un homme ? Dans quel pays a-t-on l'habitude de ressusciter ? Quel est le texte de loi qui vous autorise à ressusciter les gens ?

—Connaissez-vous une loi qui le défende ? Or tout ce qui n'est pas défendu est permis.

—Aux yeux des magistrats, peut être bien. Mais la police doit prévenir, éviter le désordre. Or, une résurrection, monsieur, est un fait assez inouï pour constituer un désordre véritable.

—Vous avouerez, du moins, que c'est un désordre assez heureux.

—Il n'y a pas de désordre heureux. Considérez, d'ailleurs, que le défunt n'est pas le premier venu. S'il s'agissait d'un agabond sans feu ni lieu, on pourrait user de tolérance. Mais c'est un militaire, un officier supérieur et décoré ; un homme qui a occupé un rang élevé dans l'armée. L'armée, monsieur ! Il ne faut pas toucher à l'armée !

—Eh ! monsieur, je touche à l'armée comme le chirurgien qui panse ses plaies ! Il s'agit de lui rendre un colonel, à l'armée ! Et c'est vous qui, par esprit de routine, voulez lui faire tort d'un colonel !

—Je vous en supplie, monsieur, ne vous animez pas tant et ne parlez pas si haut : on pourrait nous entendre. Croyez que je serai de moitié avec vous dans tout ce que vous voudrez faire pour cette belle et glorieuse armée de mon pays. Mais avez-vous songé à la question religieuse ?

—Quelle question religieuse ?

—A vous dire le vrai, monsieur (mais ceci tout à fait entre nous), le reste est pur accessoire et nous touchons au point délicat. On est venu me trouver, on m'a fait des observations très-judicieuses. La seule annonce de votre projet a jeté le trouble dans un certain nombre de consciences. On craint que le succès d'une entreprise de ce genre ne porte un coup à la foi, ne scandalise, en un mot, les esprits tranquilles. Car enfin, si M. Fougas est mort, c'est que Dieu l'a voulu. Ne craignez-vous pas, en le ressuscitant, d'aller contre la volonté de Dieu ?

—Non, monsieur ; car je suis sûr de ne pas ressusciter Fougas si Dieu en a décidé autrement. Dieu permet qu'un

homme attrape la fièvre, mais Dieu permet aussi qu'un médecin le guérisse. Dieu a permis qu'un brave soldat de l'Empereur fût empoigné par quatre ivrognes de Russes, condamné comme espion, gelé dans une forteresse et desséché par un vieil Allemand sous une machine pneumatique. Mais Dieu permet aussi que je retrouve ce malheureux dans une boutique de bric-à-bric, que je l'apporte à Fontainebleau, que je l'examine avec quelques savants et que nous combinions un moyen à peu près sûr de le rendre à la vie. Tout cela prouve une chose, c'est que Dieu est plus juste, plus clément et plus miséricordieux que ceux qui abusent de son nom pour vous exciter.

— Je vous assure, monsieur, que je ne suis nullement excité. Je me rends à vos raisons parce qu'elles sont bonnes et parce que vous êtes un homme considérable dans la ville. J'espère bien, d'ailleurs, que vous ne réproverez pas un acte de zèle qui m'a été conseillé. Je suis fonctionnaire ? Un homme qui a une place. Supposez maintenant que les fonctionnaires s'exposent à perdre leur place, que restera-t-il en France ? Rien, monsieur, absolument rien. J'ai l'honneur de vous saluer."

Le 15 août au matin, M. Karl Nibor se présenta chez M. Renault avec le docteur Martout et la commission nommée à Paris par la Société de biologie. Comme il arrive souvent en province, l'entrée de notre illustre savant fut une sorte de déception. Mme Renault s'attendait à voir paraître, sinon un magicien en robe de velours constellée d'or, au moins un vieillard d'une prestance et d'une gravité extraordinaire. Karl Nibor est un homme de taille moyenne, très-blond et très-fluet. Peut-être a-t-il bien quarante ans, mais on ne lui en donnerait pas plus de trente-cinq. Il porte la moustache et la mouche ; il est gai, parleur, agréable et assez mondain pour amuser les dames. Mais Clémentine ne jouit pas de sa conversation. Sa tante l'avait emmenée à Moret pour la soustraire aux angoisses de la crainte et aux enivrements de la victoire.

X

ALLELUIA !

M. Nibor et ses collègues, après les compliments d'usage, demandèrent à voir le sujet. Ils n'avaient pas de temps à perdre et l'expérience ne pouvait guère durer moins de trois jours. Léon s'empressa de la conduire au laboratoire et d'ouvrir les trois coffres du colonel.

On trouva que le malade avait la figure assez bonne. M. Nibor le dépouilla de ses vêtements, qui se déchiraient comme de l'amadou pour avoir trop séché dans l'étuve du père Meiser. Le corps, mis à nu, fut jugé très intact et parfaitement sain. Personne n'osait encore garantir le succès, mais tout le monde était plein d'espérance.

Après ce premier examen, M. Renault mit son laboratoire au service de ses hôtes. Il leur offrit tout ce qu'il possédait avec une munificence qui n'était pas exempte de vanité. Pour le cas où l'emploi de l'électricité paraîtrait nécessaire, il avait une forte batterie de bouteilles de Leyde et quarante éléments de Bunsen tout neufs. M. Nibor le remercia en souriant.

"Gardez vos richesses, lui dit-il. Avec une baignoire et une chaudière d'eau bouillante nous aurons tout ce qu'il nous faut. Le colonel ne manque de rien que d'humidité. Il s'agit de lui rendre la quantité d'eau nécessaire au jeu des organes. Si vous avez un cabinet où l'on puisse amener un jet de vapeur, nous serons plus que contents."

Tout justement M. Audret, l'architecte, avait construit auprès du laboratoire une petite salle de bain, commode et claire. La célèbre machine à vapeur n'était pas loin, et sa chaudière n'avait servi, jusqu'à présent, qu'à chauffer les bains de M. et Mme Renault.

Le colonel fut transporté dans cette pièce avec tous les égards que méritait sa fragilité. Il ne s'agissait pas de lui casser sa deuxième oreille dans la hâte du déménagement !

Léon courut allumer le feu de la chaudière, et M. Nibor le nomma chauffeur sur le champ de bataille.

Bientôt un jet de vapeur tiède pénétra dans la salle de bain, créant autour du colonel une atmosphère humide qu'on éleva par degrés, et sans secousse, jusqu'à la température du corps humain. Ces conditions de chaleur et d'humidité furent maintenues avec le plus grand soin durant vingt-quatre heures. Personne ne dormit dans la maison. Les membres de la commission parisienne campaient dans le laboratoire. Léon chauffait ; M. Nibor, M. Renault et M. Martout s'en allaient tour à tour surveiller le thermomètre. Mme Renault faisait du thé, du café et même du punch ; Gothon, qui avait communiqué le matin, priait Dieu dans un coin de sa cuisine pour que ce miracle impie ne réussît pas. Une certaine agitation régnait déjà par la ville, mais on ne savait s'il fallait l'attribuer à la fête du 15 ou à la fameuse entreprise des sept savants de Paris.

Le 16, à deux heures, on avait obtenu des résultats encourageants. La peau et les muscles avaient recouvré presque toute leur souplesse, mais les articulations étaient encore difficiles à fléchir. L'état d'affaissement des parois du ventre et des intervalles des côtes montrait enfin que les viscères étaient loin d'avoir repris la quantité d'eau qu'ils avaient perdue autrefois chez M. Meiser. Un bain fut préparé et maintenu à la température de 37 degrés et demi. On y laissa le colonel pendant deux heures, en ayant soin de lui passer souvent sur la tête une éponge imbibée d'eau.

M. Nibor le retira du bain lorsque la peau, qui s'était gonflée plus vite que les autres tissus, commença à prendre une teinte blanche et à se rider légèrement. On le maintint, jusqu'au soir du 16, dans cette salle humide, où l'on disposa un appareil qui laissait tomber de temps à autre une pluie fine à 37 degrés et demi. Un nouveau bain fut donné le soir. Pendant la nuit, le corps fut enveloppé de flanelle, mais maintenu constamment dans la même atmosphère de vapeur.

Le 17 au matin, après un troisième bain d'une heure et demie, les traits de la figure et les formes du corps avaient leur aspect naturel : on eût dit un homme endormi. Cinq ou six curieux furent admis à le voir, entre autres le colonel du 23e. En présence de ces témoins, M. Nibor fit mouvoir successivement toutes les articulations et prouva qu'elles avaient repris leur souplesse. Il massa doucement les membres, le tronc et l'abdomen. Il entr'ouvrit les lèvres, écarta les mâchoires qui étaient assez fortement serrées, et vit que la langue était revenue à son volume et à sa consistance ordinaires. Il entr'ouvrit les paupières : le globe des yeux était ferme et brillant.

"Messieurs, dit le savant, voilà des signes qui ne trompent pas ; je répons du succès. Dans quelques heures vous assisterez aux premières manifestations de la vie.

— Mais, interrompit un des assistants, pourquoi pas tout de suite ?

— Parce que les conjectives sont encore un peu plus pâles qu'il ne faudrait. Mais ces petites veines qui parcourent le blanc des yeux ont déjà pris une physionomie très rassurante. Le sang s'est bien refait. Qu'est-ce que le sang ? Des globules rouges nageant dans du sérum ou petit-lait. Le sérum du pauvre Fougas s'était desséché dans les veines ; l'eau que nous y avons introduite graduellement par une lente endosmose a gonflé l'albumine et la fibrine du sérum, qui est revenu à l'état liquide. Les globules rouges, que la dessiccation avait agglutinés, demeuraient immobiles comme nos navires échoués à la marée basse. Les voilà remis à flot : ils épaississent, ils s'enflent, ils arrondissent leurs bords, ils se détachent les uns des autres, ils se mettront à circuler dans les canaux à la première pensée qui leur sera donnée par les contractions du cœur.

— Reste à savoir, dit M. Renault, si le cœur voudra se mettre en branle. Dans un homme vivant, le cœur se meut sous l'impulsion du cerveau, transmise par les nerfs. Le cerveau agit sous l'impulsion du cœur transmise par les artères.

Le tout forme un cercle parfaitement exact, hors duquel il n'y a pas de salut. Et lorsque le cœur et le cerveau ne fonctionnent ni l'un ni l'autre, comme chez le colonel, je ne vois pas lequel des deux pourrait donner l'impulsion à l'autre. Vous rappelez-vous cette scène de *l'École des femmes* où Arnolphe vient heurter à sa porte ? Le valet et la servante, Alain et Georgette, sont tous les deux dans la maison. "Georgette ! crie Alain. — "Eh bien ? répond Georgette. — Ouvre là-bas ! — "Vas-y, toi ! — Vas-y, toi ! — Ma foi, je n'irai pas ! — Je n'irai pas aussi. — Ouvre vite ! — Ouvre, toi !." Et personne n'ouvre. Je crains bien, monsieur, que nous n'assistions à une démonstration de cette comédie. La maison, c'est le corps du colonel ; Arnolphe, qui voudrait bien entrer, c'est le principe vital. Le cœur et le cerveau remplissent le rôle d'Alain et de Georgette. "Ouvre là-bas ! dit l'un. — Vas-y, toi," répond l'autre. Et le principe vital reste à la porte.

— Monsieur, répliqua en souriant le docteur Nibor, vous oubliez la fin de la scène. Arnolphe se fâche, il s'écrie :

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,
N'aura pas à manger de plus de quatre jours !

"Et aussitôt Alain se précipite, Georgette d'accourir et la porte se souvre. Notez bien que si je parle ainsi, c'est pour entrer dans votre raisonnement, car le mot de principe vital est en contradiction avec l'état actuel de la science. La vie se manifeste dès que le cerveau ou le cœur, ou quelque une des parties du corps qui ont la propriété d'agir spontanément, aura repris la quantité d'eau dont elle a besoin. La substance organisée a des propriétés qui lui sont inhérentes et qui se manifestent d'elles-mêmes, sans l'impulsion d'aucun principe étranger, pourvu qu'elles se trouvent dans certaines conditions de milieu. Pourquoi les muscles de M. Fougas ne se contractent-ils pas encore ? Pourquoi le tissu du cerveau n'entre-t-il pas en action ? Parce qu'ils n'ont pas encore la somme d'humidité qui leur est nécessaire. Il manque peut-être un demi-litre d'eau dans la coupe de la vie. Mais je ne me hâterai pas de la remplir. J'ai trop peur de la casser. Avant de donner un dernier bain à ce brave, il faut encore masser tous ses organes, soumettre son abdomen à des pressions méthodiques afin que les séreuses du ventre, de la poitrine et du cœur soient parfaitement désagglutinées et susceptibles de glisser les unes sur les autres. Vous comprenez que le moindre accroissement dans ces régions-là, et même la plus légère résistance, suffirait pour tuer notre homme dans l'instant de sa résurrection."

Tout en parlant, il joignait l'exemple au précepte, et pétrissait le torse du colonel. Comme les spectateurs remplissaient un peu trop exactement la salle de bain, et qu'il était presque impossible de s'y mouvoir, M. Nibor les pria de passer dans le laboratoire. Mais le laboratoire se trouva tellement plein qu'il fallut l'évacuer au profit du salon : les commissaires de la société de biologie avaient à peine un coin de table où rédiger le procès-verbal. Le salon même était bourré de monde, ainsi que la salle à manger et jusqu'à la cour de la maison. Amis, étrangers, inconnus se servaient les coudes et attendaient en silence. Mais le silence de la foule n'est pas beaucoup moins bruyant que le grondement de la mer. Le gros docteur Martout, extraordinairement affairé, se montrait de temps à autre et fendait les flots de curieux, comme un galion chargé de nouvelles. Chacune de ses paroles circulait de bouche en bouche et se répandait jusque dans la rue, où trente groupes de militaires et de bourgeois s'agitaient en tout sens. Jamais cette petite rue de la Faisanderie n'avait vu semblable cohue.

Un passant étonné s'arrêta, demandant :

"Qu'y a-t-il ? Est-ce un enterrement ?

— Au contraire, monsieur.

— C'est donc un baptême ?

— A l'eau chaude !

— Une naissance ?

— Une renaissance !"

Un vieux juge au tribunal civil expliquait au substitut la légende du vieil Eson, bouilli dans la chaudière de Médée.

"C'est presque la même expérience, disait-il, et je croirais que les poètes ont calomnié la magicienne de Colchos. Il y aurait de jolis vers latins à faire la dessus ; mais je n'ai plus mon antique promesse !

Fabula Medeam cur crimino carpit iniquo !
Ecca novus surget redivivus Eson ab undis
Fortior, arma petens, juvenill pectora milles....

Redivivus est pris dans le sens actif ; c'est une licence, ou du moins une hardiesse. Ah ! monsieur ! il fut un temps où j'étais l'homme de toutes les audaces, en vers latins !

— Cap'ral ! disait un conscrit de la classe de 1859.

— Quoi-t-il y a, Fréminot ?

— C'est-il vrai qu'ils font bouillir un ancien dans une marmite, histoire de le réhabiliter dans ses habits de colonel ?

— Vrai-tou pas vrai, subalterne. Je me le suis laissé dire.

— J'imagine que c'est-z-une histoire sans fondement, sous votre respect ?

— Apprenez, Fréminot, que rien n'est impossible à vos supérieurs ! Vous n'ignorez pas concurrentement que les légumes séchés, en les faisant bouillir, récapitulent leur état primitif et surnaturel !

— Mais, cap'ral, que si on les cuisait trois jours de temps, elles tomberaient en bouillie !

— Mais, imbécile, pourquoi que les anciens on les appelle des durs à cuire ?

A midi, le commissaire de police et le lieutenant de gendarmerie fendirent la presse et s'introduisirent dans la maison. Ces messieurs s'empressèrent de déclarer à M. Renault père que leur visite n'avait rien d'officiel et qu'ils venaient en curieux. Ils rencontrèrent dans le corridor le sous-préfet, le maire et Gothon, qui se lamentait tout haut de voir le gouvernement prêter les mains à des sorcelleries pareilles.

Vers une heure M. Nibor fit prendre au colonel un nouveau bain prolongé, au sortir duquel le corps subit un massage plus fort et plus complet que le premier.

"Maintenant, dit le docteur, nous pouvons transporter M. Fougas au laboratoire, pour donner à sa résurrection toute la publicité désirable. Mais il conviendrait de l'habiller, et son uniforme est en lambeaux.

— Je crois, répondit le bon M. Renault, que le colonel est à peu près de ma taille, je puis donc lui prêter des habits à moi. Fasse le ciel qu'il les use ! mais entre nous, je ne l'espère pas."

Gothon apporta, en grommelant, ce qu'il faut pour vêtir un homme complètement nu. Mais sa mauvaise humeur ne tint pas devant la beauté du colonel :

"Pauvre monsieur ! s'écria-t-elle. C'est jeune, c'est frais, c'est blanc comme un petit poulet ! S'il ne revenait pas, ce serait grand dommage !"

Il y avait environ quarante personnes dans le laboratoire lorsqu'on y transporta Fougas. M. Nibor, aidé de M. Martout, l'assit sur un canapé et réclama quelques instants de vrai silence. Mme Renault fit demander sur ces entrefaites s'il lui était permis d'entrer ; on l'admit.

"Madame et messieurs, dit le docteur Nibor, la vie se manifestera dans quelques minutes. Il se peut que les muscles agissent les premiers et que leur action soit convulsive, n'étant pas encore réglée par l'influence du système nerveux. Je dois vous prévenir de ce fait, pour que, le cas échéant, vous ne soyez point effrayés. Madame, qui est mère, devra s'en étourner moins que personne, elle a ressenti au quatrième mois de la grossesse l'effet de ces mouvements irréguliers qui vont peut-être se produire en grand. J'espère bien, au reste, que les premières contractions spontanées se produiront dans les fibres du cœur. C'est ce qui arrive chez l'embryon, où les mouvements rythmiques du cœur précèdent les actes nerveux."

Il se remit à exercer des pressions méthodiques sur le bas de la poitrine, stimulant la peau des mains, ent'ouvrant les paupières, explorant le pouls, auscultant la région du cœur.

L'attention des spectateurs fut un instant détournée par un tumulte extérieur. Un bataillon du 23^e passait, musique en tête, dans la rue de la Faisanderie. Tandis que les cuivres de M. Sax ébranlaient les fenêtres de la maison, une rougeur subite empourpra les joues du colonel. Ses yeux, qui étaient restés entr'ouverts, brillèrent d'un éclat plus vif. Au même moment le docteur Nibor, qui auscultait la poitrine, s'écria :

"J'entends les bruits du cœur."

A peine avait-il parlé que la poitrine se gonfla par une aspiration violente, les membres se contractèrent, le corps se dressa et l'on entendit un cri de : "Vive l'empereur !"

Mais comme si un tel effort avait épuisé son énergie, le colonel Fougas retomba sur le canapé en murmurant d'une voix éteinte :

"Où suis-je ? Garçon ! l'annuaire !"

XI

OU LE COLONEL FOGGAS APPREND QUELQUES NOUVELLES QUI PARAISSONT ANCIENNES A SES LECTEURS

Parmi les personnes présentes à cette scène, il n'y en avait pas une seule qui eût vu des résurrections. Je vous laisse à penser la joie et la surprise qui éclatèrent dans le laboratoire. Une triple salvo d'applaudissements mêlés de cris, salua le triomphe du docteur Nibor. La foule, entassée dans le salon, dans les couloirs, dans la cour et jusque dans la rue, comprit à ce signal que le miracle était accompli. Rien ne put la retenir, elle enfonça les portes, surmonta les obstacles, culbuta tous les sages qui voulaient l'arrêter, et vint enfin déborder dans le cabinet de physique.

"Messieurs ! criaient M. Nibor, vous voulez donc le tuer !"

Mais on le laissait dire. La plus féroce de toutes les passions, la curiosité, poussait la foule en avant, chacun voulait voir au risque d'écraser les autres. M. Nibor tomba, M. Renault et son fils, en essayant de le secourir, furent abattus sur son corps, Mme Renault fut renversée à son tour aux genoux du colonel et se mit à crier du haut de sa tête.

"Sacrebien ! dit Fougas en se dressant comme par ressort, ces grelins-là vont nous étouffer, si on ne les assomme !"

Son attitude, l'éclat de ses yeux, et surtout le prestige du merveilleux, firent un vide autour de lui. On aurait dit que les murs s'étaient éloignés, ou que les spectateurs étaient rentrés les uns dans les autres.

"Hors d'ici tous !" s'écria Fougas, de sa plus belle voix de commandement.

Un concert de cris, d'explications, de raisonnements, s'éleva autour de lui ; il croit entendre des menaces, il saisit la première chaise qui se trouve à sa portée, la brandit comme une arme, il pousse, frappe, culbute les bourgeois, les soldats, les fonctionnaires, les savants, les amis, les curieux, le commissaire de police, et verse ce torrent humain dans la rue avec un fracas épouvantable. Cela fait, il referme la porte au verrou, revient au laboratoire, voit trois hommes debout auprès de Mme Renault, et dit à la vieille dame en adoucissant le ton de sa voix :

"Voyons, la mère, faut-il expédier ces trois-là comme les autres ?"

"Gardez-vous en bien ! s'écria la bonne dame. Mon mari et mon fils, monsieur. Et M. le docteur Nibor, qui vous a rendu la vie."

"En ce cas, honneur à eux, la mère ! Fougas n'a jamais forfait aux lois de la reconnaissance et de l'hospitalité. Quant à vous, mon Esculape, touchez là !"

Au même instant, il s'aperçut que dix à douze curieux s'étaient hissés du trottoir de la rue jusqu'aux fenêtres du laboratoire. Il marcha droit à eux et ouvrit avec une précipitation qui les fit sauter dans la foule.

"Peuple ! dit-il, j'ai culbuté une centaine de pandours qui ne respectaient ni le sexe ni la faiblesse. Ceux qui ne seront

pas contents, je m'appelle le colonel Fougas, du 23^e. Et, vive l'empereur !"

Un mélange confus d'applaudissements, de cris, de rires et de gros mots répondit à cette allocution bizarre. Léon Renault se hâta de sortir pour porter des excuses à tous ceux à qui l'on en devait. Il invita quelques amis à dîner le soir même avec le terrible colonel, et surtout il n'oublia pas d'envoyer un exprès à Clémentine.

Fougas, après avoir parlé au peuple, se retourna vers ses hôtes en se dandinant d'un air crâne, se mit à cheval sur la chaise qui lui avait déjà servi, releva les crocs de sa moustache, et dit :

"Ah ça, causons. J'ai donc été malade ?"

"Très-malade."

"C'est fabuleux. Je me sens tout dispos. J'ai faim, et même en attendant le dîner, je boirais bien un verre de votre schnick."

Mme Renault sortit, donna un ordre et rentra aussitôt.

"Mais, dites-moi donc où je suis ! reprit le colonel. À ces attributs du travail, je reconnais un disciple d'Uranie ; peut-être un ami de Monge et de Berthollet. Mais l'aimable cordialité empreinte sur vos visages me prouve que vous n'êtes pas des naturels de ce pays de choucroute. Oui, j'en crois les battements de mon cœur. Amis, nous avons la même patrie. La sensibilité de votre accueil, à défaut d'autres indices, m'aurait averti que vous êtes Français. Quels hasards vous ont amenés si loin du sol natal ? Enfants de mon pays, quelle tempête vous a jetés sur cette rive inhospitalière ?"

"Mon cher colonel, répondit M. Nibor, si vous voulez être bien sage, vous ne ferez pas trop de questions à la fois. Laissez-nous le plaisir de vous instruire tout doucement et avec ordre, car vous avez beaucoup de choses à apprendre."

Le colonel, rougit de colère et répondit vivement :

"Ce n'est toujours pas vous qui m'en montrerez, mon petit monsieur !"

Une goutte de sang qui lui tomba sur la main détourna le cours de ses idées :

"Tiens ! dit-il " est-ce que je saigne ?"

"Cela ne sera rien, la circulation s'est rétablie, et votre oreille cassée..."

Il porta vivement la main à son oreille et dit :

"C'est pardieu vrai. Mais du diable si je me souviens de cet accident-là !"

"Je vais vous faire un petit pansement, et dans deux jours il n'y paraîtra plus."

"Ne vous donnez pas la peine, mon cher Hippocrate ; une pincée de poudre, c'est souverain !"

M. Nibor se mit en devoir de le panser un peu moins militairement. Sur ces entrefaites, Léon rentra.

"Ah ! ah ! dit-il au docteur, vous réparez le mal que j'ai fait."

"Tommerro ! s'écria Fougas en s'échappant des mains de M. Nibor pour saisir Léon au collet. C'est toi, clampin ! qui m'as cassé l'oreille ?"

Léon était très-doux, mais la patience lui échappa. Il repoussa brusquement son homme.

"Oui, monsieur, c'est moi qui vous ai cassé l'oreille, en la tirant, et si ce petit malheur ne m'était pas arrivé, il est certain que vous seriez aujourd'hui à six pieds sous terre. C'est moi qui vous ai sauvé la vie, après vous avoir acheté de mon argent, lorsque vous n'étiez pas côté plus de vingt-cinq louis. C'est moi qui ai passé trois jours et deux nuits à fourrer du charbon sous votre chaudière. C'est mon père qui vous a donné les vêtements que vous avez sur le corps ; vous êtes chez nous, buvez le petit verre d'eau-de-vie que Gothou vous apporte ; mais pour Dieu ! quittez l'habitude de m'appeler clampin, d'appeler ma mère *la mère*, et de jeter nos amis dans la rue en les traitant de pandours !"

Le colonel, tout ahuri, tendit la main à Léon, à M. Renault et au docteur, baisa galamment la main de Mme Renault, avala d'un trait un verre de vin de Bordeaux rempli d'eau-de-vie jusqu'au bord, et dit d'une voix émue :

— Vertueux habitants, oubliez les écarts d'une âme vive mais généreuse. Dompter mes passions sera désormais ma loi. Après avoir vaincu tous les peuples de l'univers, il est beau de se vaincre soi-même."

Cela dit, il livra son oreille à M. Nibor, qui acheva le pansement.

— Mais, dit-il, en recueillant ses souvenirs, on ne m'a donc pas fusillé !

— Non.

— Et je n'ai pas été gelé dans la tour ?

— Pas tout à fait.

— Pourquoi m'a-t-on ôté mon uniforme ? Je devins ! Je suis prisonnier !

— Vous êtes libre.

— Libre ! Vive l'empereur ! Mais alors, pas un moment à perdre ! Combien de lieues d'ici à Dantzig ?

— C'est très loin.

— Comment appelez-vous cette bicoque ?

— Fontainebleau.

— Fontainebleau ! En France ?

— Seine-et-Marne. Nous allions vous présenter le sous-préfet lorsque vous l'avez jeté dans la rue.

— Je ne fiche pas mal de tous les sous-préfets ! J'ai une mission de l'empereur pour le général Rapp, et il faut que je parte aujourd'hui même pour Dantzig. Dieu sait si j'arriverai à temps !

— Mon pauvre colonel, vous arriveriez trop tard. Dantzig est rendu.

— C'est impossible ? Depuis quand ?

— Depuis tantôt quarante-six ans.

— Tonnerre ! Je n'entends pas qu'on se... moque de moi !

M. Nibor lui mit en main un calendrier, et lui dit : "Voyez vous-même ! Nous sommes au 17 août 1859 ; vous vous êtes endormi dans la tour de Liebenfeld le 11 novembre 1813 ; il y a donc quarante-six ans moins trois mois que le monde marche sans vous."

— Vingt-quatre et quarante-six ; mais alors j'aurais soixante-dix ans, à votre compte !

— Votre vivacité montre bien que vous en avez toujours vingt-quatre."

Il haussa les épaules, déchira le calendrier et dit en frappant du pied le parquet : "Votre almanach est une blague !"

M. Renault courut à sa bibliothèque, prit une demi-douzaine de volumes au hasard, et lui fit lire, au bas des titres, les dates de 1826, 1833, 1847, 1858.

— Pardonnez-moi, dit Fougas en plongeant sa tête dans ses mains. Ce qui m'arrive est si nouveau ! Je ne crois pas qu'un humain se soit jamais vu à pareille épreuve. J'ai soixante dix ans !

La bonne madame Renault s'en alla prendre un miroir dans la salle de bain et le lui donna en disant :

— Regardez-vous !

Il tenait la glace à deux mains et s'occupait silencieusement à refaire connaissance avec lui-même, lorsqu'un orgue ambulante pénétra dans la cour et joua :

— Partant pour la Syrie !

Fougas lança le miroir contre terre en criant : "Qu'est-ce que vous me contiez donc là ? J'entends la chanson de la reine Hortense !"

M. Renault lui expliqua patiemment, tout en recueillant les débris du miroir, que la jolie chanson de la reine Hortense était devenue un air national et même officiel, que la musique des régiments avait substitué cette aimable mélodie à la farouche Marseillaise, et que nos soldats, chose étrange, ne s'en battaient pas plus mal. Mais déjà le colonel avait ouvert la fenêtre et criait au Savoyard :

— Eh ! l'ami ! Un napoléon pour toi si tu me dis en quelle année je respire !

L'artiste se mit à danser le plus légèrement qu'il put, en secouant son moulin à musique.

— Avance à l'ordre ! cria le colonel. Et laisse en repos ta satanée machine !

— Un petit chou, mon bon mouchu !

Ce n'est pas un sou que je te donnerai, mais un napoléon, si tu me dis en quelle année nous sommes !

— Que ch'est drôle, hi ! hi ! hi !

— Et si tu me le dis pas plus vite que ça, je te couperai les oreilles !

Le Savoyard s'enfuit, mais il revint tout de suite, comme s'il avait médité au trot la maxime : Qui ne risque rien, n'a rien.

— Mouchu ! dit-il d'une voix pateline, nous chommes en huit chent chinquante-neuf.

— Bon ! "cria Fougas. Il chercha de l'argent dans ses poches et n'y trouva rien. Léon vit son embarras, et jeta vingt francs dans la cour. Avant de refermer la fenêtre, il désigna du doigt la façade d'un joli petit bâtiment neuf où le colonel put lire en toutes lettres :

AUDRET, ARCHITECTE
MDCCLXIX.

Renseignement parfaitement clair, et qui ne coûtait pas vingt francs.

Fougas, un peu confus, serra la main de Léon et lui dit :

— Ami, je n'oublierai plus que la confiance est le premier devoir de la reconnaissance envers la bienfaisance. Mais parlez-moi de la patrie ! Je foule le sol sacré où j'ai reçu l'être, et j'ignore les destinées de mon pays. La France est toujours la reine du monde, n'est-il pas vrai ?

— Certainement, dit Léon.

— Comment va l'empereur ?

— Bien.

— Et l'impératrice !

— Très bien.

— Et le roi de Rome ?

— Le prince impérial ? C'est un très bel enfant.

— Comment ! un bel enfant ! Et vous avez le front de dire que nous sommes en 1859 !

M. Nibor prit la parole et expliqua en quelques mots que le souverain actuel de la France n'était pas Napoléon Ier, mais Napoléon III.

— Mais alors, s'écria Fougas, mon empereur est mort !

— Oui.

— C'est impossible ! Racontez-moi tout ce que vous voudrez, excepté ça ! Mon empereur est immortel."

M. Nibor et les Renault, qui n'étaient pourtant pas historiens de profession, furent obligés de lui faire en abrégé l'histoire de notre siècle. On alla chercher un gros livre écrit par M. de Norvins et illustré de belles gravures par Raffet. Il n'accepta la vérité qu'en la touchant du doigt, en encore s'écriait-il à chaque instant : "C'est impossible ! Ce n'est pas de l'histoire que vous me lisez, c'est un roman écrit pour faire pleurer les soldats !"

Il fallait, en vérité, que ce jeune homme eût l'âme forte et bien trempée, car il apprit en quarante minutes tous les malheurs que la fortune avait répartis sur dix-huit années, depuis la première abdication jusqu'à la mort du roi de Rome. Moins heureux que ses anciens compagnons d'armes, il n'eut pas un intervalle de repos entre ces chocs terribles et répétés qui frappaient tous son cœur au même endroit. On aurait pu craindre que le coup ne fit balle et que le pauvre Fougas ne mourût dans la première heure de sa vie. Mais ce diable d'homme pliait et rebondissait tour à tour comme un ressort. Il cria d'admiration en écoutant les beaux combats de la campagne de France, il rugit de douleur en assistant aux adieux de Fontainebleau. Le retour de l'île d'Elbe illumina sa belle et noble figure ; son cœur courut à Waterloo avec la dernière armée de l'Empire, et s'y brisa. Puis il serrait les poings et disait entre ses dents : "Si j'avais été là, à la tête du 23e, Bliicher et Wellington auraient bien vu !" L'invasion, le drapeau blanc, le martyre de Saint-Hélène, la terreur blanche en Europe, le meurtre de Murat, ce dieu de la cavalerie, la mort

de Noy, de Brune, de Mouton Duvernet et de tant d'autres hommes de cœur qu'il avait connus, admirés et aimés, le jetèrent dans une série d'accès de rage ; mais rien ne l'abattit. En attendant la mort de Napoléon, il jurait de manger le cœur de l'Angleterre, la lente agonie du pâle et charmant héritier de l'Empire lui inspirait des tentations d'éventrer l'Autriche. Lorsque le drame fut fini et le rideau tombé sur Schœnbrunn, il essuya ses larmes et dit : " C'est bien. J'ai vécu en un instant toute la vie d'un homme. Maintenant, montrez-moi la carte de France ! "

Léon se mit à feuilleter un atlas, tandis que M. Renault essayait de résumer au colonel l'histoire de la Restauration et de la monarchie de 1830. Mais Fougas avait l'esprit ailleurs.

" Qu'est-ce que ça me fait, disait-il, que deux cents bavards de députés aient mis un roi à la place d'un autre ? Des rois ! j'en ai tant vu par terre ! Si l'Empire avait duré dix ans de plus, j'aurais pu me donner un roi pour brosser ! "

Lorsqu'on lui mit l'atlas sous les yeux, il s'écria d'abord avec un profond dédain : " Ça, la France ! " Mais bientôt deux larmes de tendresse échappées de ses yeux arrosèrent l'Ardèche et la Gironde. Il baisa la carte et dit avec une émotion qui gagna presque tous les assistants :

" Pardonne-moi ma pauvre vieillesse, d'avoir insulté à ton malheur ! Ces scélérats que nous avions rossés partout, ont profité de mon sommeil pour rogner tes frontières, mais petite ou grande, riche ou pauvre, tu es ma mère, et je t'aime comme un bon fils ! Voici la Corse, où naquit le géant de notre siècle, voici Toulouse où j'ai reçu le jour, voilà Nancy, où j'ai senti battre mon cœur, où celle que j'appelais mon Eglé m'attend peut-être encore ! France ! tu as un temple dans mon âme, ce bras t'appartient, tu me trouveras toujours prêt à verser mon sang jusqu'à la dernière goutte pour te défendre ou te venger ! "

XII

LE PREMIER REPAS DU CONVALESCENT

Le messager que Léon avait envoyé à Moret ne pouvait pas y arriver avant sept heures. En supposant qu'il trouvât ces dames à table chez leurs hôtes, que la grande nouvelle abrégée à dîner et qu'on mit aisément la main sur une voiture, Clémentine et sa tante seraient probablement à Fontainebleau entre dix et onze heures. Le fils de M. Renault jouissait par avance du bonheur de sa fiancée. Quelle joie pour elle et pour lui, lorsqu'il lui présenterait l'homme miraculeux qu'elle avait défendu contre les horreurs de la tombe, et qu'il avait ressuscité à sa prière !

En attendant, Gothou, heureuse et fière autant qu'elle avait été inquiète et scandalisée, mettait un couvert de douze personnes. Son compagnon de chaîne, jeune rustaud de dix-huit ans, éclos dans la commune des Sablons, l'assistait de ses deux bras et l'amusait de sa conversation.

" Pour lors, mamselle Gothou, disait-il en posant la pile d'assiettes creuses, c'est comme qui dirait un revenant qu'a sorti de sa boîte pour bousculer le commissaire et le souparker ! "

— Revenant si on veut, Célestin, sûr et certain qu'il revient de loin, le pauvre jeune homme, mais revenant n'est peut-être pas un mot à dire en parlant des maîtres.

— C'est-il donc vrai qu'il va être notre maître aussi, celui là ? Il en arrive tous les jours de pluss. J'aimerais mieux qu'il arrivait des domestiques ed'renfort !

— Taisez-vous, lézard de paresse ! Quand les messieurs donnent pourboire en s'en allant, vous ne vous plaignez pas de n'être que deux à partager.

— Ah ouiche ! j'ai porté pus de cinquante siaux d'eau pour le faire mijoter, votre colonel, et je sais ben qu'il ne me donnera pas la pièce, n'ayant pas un liard dans ses poches ! Faut croire que l'argent n'est pas en abondance dans le pays d'ous qu'il revient !

— On dit qu'il a des testaments à hériter du côté de Strasbourg ; un monsieur qui lui a fait tort de sa fortune.

— Dites donc, mamselle Gothou, vous qui lisez tous les dimanches dans un petit livre, où qu'il pouvait être logé, not' colonel, du temps qu'il n'était pas de ce monde ?

— Eh ! en purgatoire, donc !

— Alors, pourquoi que vous ne lui demandez pas des nouvelles de ce fameux Baptiste, vot' amoureux de 1837, qui s'a laissé dévaler du haut d'un toit, dont vous lui faites dire tant et tant de messo ? Ils ont dû se rencontrer par là.

— C'est peut-être bien possible.

A moins que le Baptiste n'en soit sorti depuis le temps que vous payez pour ça !

— Hé ben ! j'irai ce soir dans la chambre du colonel, et comme il n'est pas fier, il me dira ce qu'il en sait... Mais, Célestin, vous n'en ferez donc jamais d'autres ? Voilà encore que vous m'avez frotté mes couteaux d'entremets en argent sur la pierre à repasser ! "

Les invités arrivaient au salon, où la famille Renault s'était transportée avec M. Nibor et le colonel. On présenta successivement à Fougas le maire de la ville, le docteur Martout, maître Bonnivet, notaire, M. Audrot, et trois membres de la commission parisienne ; les trois autres avaient été forcés de repartir avant dîner. Les convives n'étaient pas des plus rassurés leurs flancs meurtris par les premiers mouvements de Fougas leur permettaient de supposer qu'ils dîneraient peut-être avec un fou. Mais la curiosité fut plus forte que la peur. Le colonel les rassura bientôt par l'accueil le plus cordial. Il s'excusa de s'être conduit en homme qui revient de l'autre monde. Il causa beaucoup, un peu trop peut-être, mais on était si heureux de l'entendre, et ses paroles empruntaient tant de prix à la singularité des événements, qu'il obtint un succès sans mélange. On lui dit que le docteur Martout avait été un des principaux agents de sa résurrection, avec une autre personne qu'on promet de lui présenter plus tard. Il remercia chaudement M. Martout, et demanda quand il pourrait témoigner sa reconnaissance à l'autre personne. " J'espère, dit Léon, que vous la verrez ce soir. "

On n'attendait plus que le colonel du 23e de ligne, M. Rollon. Il arriva, non sans peine, à travers les flots de peuple qui remplissaient la rue de la Faisanderie. C'était un hon-ne de quarante-cinq ans, voix brève, figure ouverte. Ses cheveux grisonnaient vaguement, mais la moustache brune, épaisse et relevée, se portait bien. Il parlait peu, disait juste, savait beaucoup et ne se vantait pas : somme toute, un beau type de colonel. Il vint droit à Fougas et lui tendit la main comme à une vieille connaissance. " Mon cher camarade, lui dit-il, j'ai pris grand intérêt à votre résurrection, tant en mon propre nom qu'au nom du régiment. Le 23e, que j'ai l'honneur de commander, vous révèrait hier comme un ancêtre. A dater de ce jour, il vous chérira comme un ami. " Pas la moindre allusion à la scène du matin, où M. Rollon avait été foulé aussi bien que les autres.

Fougas répondit convenablement, mais avec une nuance de froideur : " Mon cher camarade, dit-il, je vous remercie de vos bons sentiments. Il est singulier que le destin me mette en présence de mon successeur, le jour même où je rouvre les yeux à la lumière ; car enfin je ne suis ni mort ni général, je n'ai pas permuté, on ne m'a pas mis à la retraite, et pourtant je vois un autre officier, plus digne sans doute, à la tête de mon beau 23e. Mais si vous avez pour devise " Honneur et courage, " comme j'en suis d'ailleurs persuadé, je n'ai pas le droit de me plaindre et le régiment est en bonnes mains. "

Le dîner était servi. Mme Renault prit le bras de Fougas. Elle le fit asseoir à sa droite et M. Nibor à sa gauche. Le colonel et le maire prirent leurs places aux côtés de M. Renault ; les autres convives au hasard et sans étiquette.

Fougas engloutit le potage et les entrées, reprenant de tous les plats et hivant en proportion. Un appétit de l'autre monde ! " Estimable amphitryon, dit-il à M. Renault, ne vous effrayez pas de me voir tomber sur les vivres. J'ai toujours

mangé de même ; excepté dans la retraite de Russie. Considérez d'ailleurs que je me suis couché hier sans souper, à Liebenfeld."

Il pria M. Nibor de lui raconter par quelle série de circonstances il était venu de Liebenfeld à Fontainebleau.

"Vous rappelez-vous, dit le docteur, un vieil Allemand qui vous a servi d'interprète devant le conseil de guerre ?

— Parfaitement. Un brave homme qui avait une perruque violette. Je m'en souviendrai toute ma vie, car il n'y a pas deux perruques de cette couleur-là.

— Eh bien ! c'est l'homme à la perruque violette, autrement dit le célèbre docteur Meiser, qui vous a conservé la vie.

— Où est-il ? je veux le voir, tomber dans ses bras, lui dire...

— Il avait soixante-huit ans passés lorsqu'il vous rendit ce petit service : il serait donc aujourd'hui dans sa cent quinzième année s'il avait attendu vos remerciements.

— Ainsi donc il n'est plus ! La mort l'a dérobé à ma reconnaissance !

— Vous ne savez pas encore tout ce que vous lui devez. Il vous a légué, en 1824, une fortune de trois cent soixante-quinze mille francs, dont vous êtes le légitime propriétaire. Or comme un capital placé à cinq pour cent se double en quatorze ans, grâce aux intérêts composés, vous possédez, en 1838, une bagatelle de sept cent cinquante mille francs, en 1852, un million et demi. Enfin, s'il vous plaît de laisser vos fonds entre les mains de M. Nicolas Meiser, de Dantzig, cet honnête homme vous devra trois millions au commencement de 1866, ou dans sept ans. Nous vous donnerons ce soir une copie du testament de votre bienfaiteur ; c'est une pièce très-instructive que vous pourrez méditer en vous mettant au lit.

— Je la lirai volontiers, dit le colonel Fougas. Mais l'or est sans prestige à mes yeux. L'opulence engendre la mollesse. Moi ! languir dans la lâche oisiveté de Sybaris ! Effémèner mes sens sur une couche de roses, jamais ! L'odeur de la poudre m'est plus chère que tous les parfums de l'Arabie. La vie n'aurait pour moi ni charmes ni saveur s'il me fallait renoncer au tumulte enivrant des armes. Et le jour où l'on vous dira que Fougas ne marche plus dans les rangs de l'armée, vous pourrez répondre hardiment : C'est que Fougas n'est plus !

Il se tourna vers le nouveau colonel du 23e et lui dit :

"O vous, mon cher camarade, dites-leur que le faste insolent de la richesse est mille fois moins doux que l'austère simplicité du soldat ! Du colonel, surtout ! Les colonels sont les rois de l'armée. Un colonel est moins qu'un général, et pourtant il a quelque chose de plus. Il vit plus avec le soldat, il pénètre plus avant dans l'intimité de la troupe. Il est le père, le juge, l'ami de son régiment. L'avenir de chacun de ses hommes est dans ses mains ; le drapeau est déposé sous sa tente ou dans sa chambre. Le colonel et le drapeau ne sont pas deux, l'un est l'âme, l'autre est le corps !"

Il demanda à M. Rollon la permission d'aller revoir et embrasser le drapeau du 23e.

"Vous le verrez demain matin, répondit le nouveau colonel, si vous me faites l'honneur de déjeuner chez moi avec quelques-uns de mes officiers."

Il accepta l'invitation avec enthousiasme et se jeta dans mille questions sur la solde, la masse, l'avancement, le cadre de réserve, l'uniforme, le grand et petit équipement, l'armement, la théorie. Il comprit sans difficulté les avantages du fusil à piston, mais on essaya vainement de lui expliquer le canon rayé. L'artillerie n'était pas son fort ; il avait pourtant que Napoléon avait dû plus d'une victoire à sa belle artillerie.

Tandis que les innombrables rôtis de madame Renault se succédaient sur la table, Fougas demanda, mais sans perdre un coup de dent, quelles étaient les principales guerres de l'année, combien de nations la France avait sur les bras, si l'on ne pensait pas enfin à recommencer la conquête du monde ? Les renseignements qu'on lui donna, sans le satisfaire complètement, ne lui ôtèrent pas toute espérance.

"J'ai bien fait d'arriver, dit-il, il y a de l'ouvrage."

Les guerres d'Afrique ne le séduisaient pas beaucoup, quoique le 23e eût conquis là-bas un bel accroissement de gloire.

"Comme école, c'est bon, disait-il. Le soldat doit s'y former autrement que dans les jardins de Tivoli, derrière ses jupons des nourrices. Mais pourquoi diable ne flanque-t-on pas cinq cent mille hommes sur le dos de l'Angleterre ? L'Angleterre est l'âme de la coalition, je ne vous dis que ça !"

Que de raisonnements il fallut pour lui faire comprendre la campagne de Crimée, où les Anglais avaient combattu à nos côtés !

"Je comprends, disait-il, qu'on tapo sur les Russes : ils m'ont fait manger mon meilleur cheval. Mais les Anglais sont mille fois pires ! Si ce jeune homme (l'empereur Napoléon III) ne le sait pas, je le lui dirai. Il n'y a pas de quartier possible après ce qu'ils viennent de faire à Sainte-Hélène ! Si j'avais été en Crimée, commandant en chef, j'aurais commencé par rouler proprement les Russes ; après quoi je me serais retourné contre les Anglais, et je les aurais flanqué dans la mer, qui est leur élément !"

On lui donna quelques détails sur la campagne d'Italie et il fut charmé d'apprendre que le 23e avait pris une redoute sous les yeux du maréchal duc de Solferino.

"C'est la tradition du régiment, dit-il en pleurant dans sa serviette. Ce brigand de 23e n'en fera jamais d'autres ! La déesse des Victoires l'a touché de son aile."

Ce qui l'étonna beaucoup, par exemple, c'est qu'une guerre de cette importance se fût terminée en si peu de temps. Il fallut lui apprendre que depuis quelques années on avait trouvé le secret de transporter cent mille hommes, en quatre jours, d'un bout à l'autre de l'Europe.

"Bon ! disait-il, j'admets la chose. Ce qui m'étonne, c'est que l'empereur ne l'ait pas inventée en 1810, car il avait le génie des transports, le génie des intendances, le génie des bureaux, le génie de tout ! Mais enfin les Autrichiens se sont défendus, et il n'est pas possible qu'en moins de trois mois vous soyez arrivés à Vienne."

— Nous ne sommes pas allés si loin, en effet.

— Vous n'avez pas poussé jusqu'à Vienne ?

— Non.

— Eh bien, alors, où avez-vous donc signé la paix ?

— A Villafranca.

— A Villafranca ? C'est donc la capitale de l'Autriche ?

— Non, c'est un village d'Italie.

— Monsieur, je n'admets pas qu'on signe la paix ailleurs que dans les capitales. C'était notre principe, notre A B C, le paragraphe premier de la *Theorie*. Il paraît que le monde a bien changé depuis que je ne suis plus là. Mais patience !"

Ici, la vérité m'oblige à dire que Fougas se grisa au dessert. Il avait bu et mangé comme un héros d'Homère et parlé plus copieusement que Cicéron dans ses bons jours. Les fumées du vin, de la viande et de l'éloquence lui montèrent au cerveau. Il devint familier, tutoya les uns, rudoya les autres et lâcha un torrent d'absurdités à faire tourner quarante moulins. Son ivresse n'avait rien de brutal et surtout rien d'ignoble ; ce n'était que le débordement d'un esprit jeune, aimant, vaniteux et déréglé. Il porta cinq ou six toasts : à la gloire, à l'extension de nos frontières, à la destruction du dernier des Anglais, à Mlle Mars, espoir de la scène française, à la sensibilité, lien fragile, mais cher, qui unit l'amant à son objet, le père à son fils, le colonel à son régiment !

Son style, singulier mélange de familiarité et d'emphase, provoqua plus d'un sourire dans l'auditoire. Il s'en aperçut, et un reste de défiance s'éveilla au fond de son cœur. De temps à autre, il se demandait tout haut si ces gens-là n'abusaient point de sa naïveté.

"Malheur ! s'écriait-il, malheur à ceux qui voudraient me faire prendre des vessies pour des lanternes ! La lanterne éclaterait comme une bombe et porterait le deuil aux environs !"

Après de tels discours, il ne lui restait plus qu'à rouler sous la table, et ce dénoûment était assez prévu. Mais le colonel

appartenait à une génération d'hommes robustes, accoutumés à plus d'un genre d'excès, aussi forts contre le plaisir que contre les dangers, les privations et les fatigues. Lorsque Mme Renault remua sa chaise pour indiquer que le repas était fini, Fougas se leva sans effort, arrondit son bras avec grâce et conduisit sa voisine au salon. Sa démarche était un peu roide, et tout d'une pièce, mais il allait droit devant lui, et ne trebuchait point. Il prit deux tasses de café et passablement de liqueurs alcooliques, après quoi il se mit à causer le plus raisonnablement du monde. Vers dix heures, M. Martout ayant exprimé le désir d'entendre son histoire, il se plaça lui-même sur la sollette, se recueillit un instant et demanda un verre d'eau sucrée. On s'assit en cercle autour de lui et il commença le discours suivant, dont le style un peu suranné se recommande à votre indulgence.

XIV

HISTOIRE DU COLONEL FOGAS, RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

« N'espérez pas que j'embelle mon récit de ces fleurs plus agréables que solides, dont l'imagination se pare quelquefois pour farder la vérité. Français et soldat, j'ignore doublement la feinte. C'est l'amitié qui m'interroge, c'est la franchise qui répondra.

« Je suis né de parents pauvres, mais honnêtes, au seuil de cette aurore féconde et glorieuse qui éclaira le Jeu de Paume d'une aurore de liberté. Le Midi fut ma patrie ; la langue aimée des troubadours fut celle que jo bégayai au berceau. Ma naissance coûta le jour à ma mère. L'auteur des miens, modeste possesseur d'un champ, trempait son pain dans la sueur du travail. Mes premiers jeux ne furent pas ceux de l'opulence. Les cailloux bigarrés qu'on ramasse sur la rive et cet insecte bien connu que l'enfance fait voltiger libre et captif au bout d'un fil, me tinrent lieu d'autres joujoux.

« Un vieux ministre des autels, affranchi des liens ténébreux du fanatisme et réconcilié avec les institutions nouvelles de la France, fut mon Chiron et mon Mentor. Il me nourrit de la forte moelle des lions de Rome et d'Athènes ; ses lèvres distillaient à mes oreilles le miel embaumé de la sagesse. Honneur à toi, docte et respectable vieillard, qui m'a donné les premières leçons de la science et les premiers exemples de la vertu !

« Mais déjà cette atmosphère de gloire que le génie d'un homme et la vaillance d'un peuple firent flotter sur la patrie, enivrait tous mes sens et faisait palpiter ma jeune âme. La France, au lendemain du volcan de guerre civile, avait réuni ses forces en faisceau pour les lancer contre l'Europe, et le monde étonné, sinon soumis, cédait à l'essor du torrent déchainé. Quel homme, quel français aurait pu voir avec indifférence cet écho de la victoire répercuté par des millions de cœurs ?

« A peine au sortir de l'enfance, je sentis que l'honneur est plus précieux que la vie. La mélodie guerrière des tambours arrachait à mes yeux des larmes mâles et courageuses. « Et moi aussi, disais-je en suivant la musique des régiments dans les rues de Toulouse, je veux cueillir des lauriers, dussé-je les arroser de mon sang ! » Le pâle olivier de la paix n'obtenait que mes mépris. C'est en vain qu'on célébrait les triomphes pacifiques du barreau, les molles délices du commerce ou de la finance. A la toge de nos Cicérons, à la simarre de nos magistrats, au siège curule de nos législateurs, à l'opulence de nos Mondors, je préférerais le glaive. On aurait dit que j'avais sucé le lait de Bellone. « Vaincre ou mourir » était déjà ma devise, et je n'avais pas seize ans !

« Avec quel noble mépris j'entendais raconter l'histoire de nos protégés de la politiques ! De quel regard dédaigneux je bravais les Turcarets de la finance, vautrés sur les coussins d'un char magnifique, et conduits par un automédon galonné vers le boudoir de quelque Aspasia ? Mais si j'entendais redire les prouesses des chevaliers de la Table ronde, ou célébrer en-

vers élégants la vaillance des croisés ; si le hasard mettait sous ma main les hauts faits de nos modernes Rolands, retracés dans un bulletin de l'armée par l'héritier de Charlemagne, une flamme avant-courrière du feu des combats s'allumait dans mes yeux juvéniles.

« Ah ! c'était trop languir, et mon frein rongé par l'impatience allait peut-être se rompre, quand la sagesse d'un père le délia.

« Pars, me dit-il, en essayant, mais en vain, de retenir ses larmes. Ce n'est pas un tyran qui t'a engendré, et je n'empoisonnerai pas le jour que jo t'ai donné moi-même. J'espère que ta main restera dans notre chaumière pour me fermer les yeux, mais lorsque le patriotisme a parlé, l'égoïsme doit se taire. Mes vœux te suivront désormais sur les champs où Mars moissonne les héros. Puisses-tu mériter la palme du courage et te montrer bon citoyen comme tu as été bon fils !

« Il dit et m'ouvrit ses bras. J'y tombai, nous confondîmes nos pleurs, et je promis de revenir au foyer dès que l'étoile de l'honneur se suspendrait à ma poitrine. Mais hélas ! l'infortuné ne devait plus me revoir. La Parquo, qui devait déjà le fil de mes jours, trancha le sien sans pitié. La main d'un étranger lui ferma la paupière, tanais quo je gagnais ma première épaulette à la bataille d'Iéna.

« Lieutenant à Eylau, capitaine à Wagram et décoré de la propre main de l'empereur sur le champ de bataille, chef de bataillon devant Almeida, lieutenant colonel à Badajoz, colonel à la Moskowa, j'ai savouré à pleins bords la coupe de la victoire. J'ai bu aussi le calice de l'adversité. Les plaines glacées de la Russie m'ont vu seul, avec un peloton de braves, dernier reste de mon régiment, dévorer la dépouille mortelle de celui qui m'avait porté tant de fois jusqu'au sein des bataillons ennemis. Tendre et fidèle compagnon de mes dangers, défermé par accident auprès de Smolensk, il dévoua ses mânes eux-mêmes au salut de son maître et fit un rempart de sa peau à mes pieds glaciés et meurtris.

« Ma langue se refuse à retracer le récit de nos hasards dans cette funeste campagne. Je l'écrirai peut-être un jour avec une plume trempée dans les larmes... les larmes, tribut de la faible humanité. Surpris par la saison des frimas dans une zone glacée, sans feu, sans pain, sans souliers, sans moyens de transport, privés des secours de l'art d'Esculape, harcelés par les Cosaques, dépouillés par les paysans, véritables vampires, nous voyions nos foudres muets, tombés au pouvoir de l'ennemi, vomir la mort contre nous-mêmes. Que vous dirai-je encore ? Le passage de la Bérésina, l'encombrement de Wilna, tout le tremblement de tonnerre de nom d'un chien... mais je sens que la douleur m'égaré et que ma parole va s'empêtrer de l'amertume de ces souvenirs.

« La nature et l'amour me réservaient de courtes mais précieuses consolations. Remis de mes fatigues, je coulai des jours heureux sur le sol de la patrie, dans les paisibles vallons de Nancy. Tandis que nos phalanges s'apprétaient à de nouveaux combats, tandis que je rassemblais autour de mon drapeau trois mille jeunes mais valeureux guerriers, tous résolus de frayer à leurs neveux le chemin de l'honneur, un sentiment nouveau que j'ignorais encore se glissa furtivement dans mon âme.

« Ornée de tous les dons de la nature, enrichie des fruits d'une excellente éducation, la jeune et intéressante Clémentine sortait à peine des ténèbres de l'enfance pour entrer dans les douces illusions de la jeunesse. Dix-huit printemps formaient son âge ; les auteurs de ses jours offraient à quelques chefs de l'armée une hospitalité qui, pour n'être pas gratuite, n'en était pas moins cordiale. Voir leur fille et l'aimer fut pour moi l'affaire d'un jour. Son cœur novice sourit à ma flamme : aux premiers aveux qui me furent dictés par la passion, je vis son front se colorer d'une aimable pudeur. Nous échangeâmes nos serments par une belle soirée de juin, sous une tonnelle où son heureux père versait quelquefois aux officiers altérés la brune liqueur du Nord. Je jurai qu'elle serait ma femme, elle promit de m'appartenir ; elle fit plus en-

core. Notre bonheur ignoré de tous eut le calme d'un ruisseau dont l'onde pure n'est point troublée par l'orage, et qui, coulant doucement entre des rives fleuries, répand la fraîcheur dans le bocage qui protège son modeste cours.

"Un coup de foudre nous sépara l'un de l'autre, au moment où la loi et les autels s'apprétaient à cimenter des nœuds si doux. Je partis avant d'avoir pu donner mon nom à celle qui m'avait donné son cœur. Je promis de revenir, elle promit de m'attendre, et je m'échappai de ses bras tout baigné de ses larmes, pour courir aux lauriers de Dresde et aux cyprès de Leipzig. Quelques lignes de sa main arrivèrent jusqu'à moi dans l'intervalle des deux batailles : "Tu seras père," me disait-elle. Le suis-je ? Dieu le sait ! M'a-t-elle attendu ? Je le crois. L'attente a dû lui paraître longue auprès du berceau de cet enfant qui a quarante-six ans aujourd'hui et qui pourrait à son tour être mon père !

"Pardonnez-moi de vous entretenir si longtemps de l'infortune. Je voulais passer rapidement sur cette lamentable histoire, mais le malheur de la vertu a quelque chose de doux qui tempère l'amertume de la douleur !

"Quelques jours après le désastre de Leipzig, le géant de notre siècle me fit appeler dans sa tente et me dit :

"—Colonel, êtes-vous homme à traverser quatre armées ?

"—Oui, sire.

"—Seul et sans escorte ?

"—Oui, sire.

"—Il s'agit de porter une lettre à Dantzig.

"—Oui, sire.

"—Vous la remettrez au général Rapp, en main propre.

"—Oui, sire.

"—Il est probable que vous serez pris ou tué.

"—Oui, sire.

"—C'est pourquoi j'envoie deux autres officiers avec des

copies de la même dépêche. Vous êtes trois, les ennemis ont tué deux, le troisième arrivera, et la France sera sauvée.

"—Où, sire.

"—Celui qui reviendra sera général de brigade.

"—Oui, sire."

"Tous les détails de cet entretien, toutes les paroles de l'empereur, toutes les réponses que j'eus l'honneur de lui adresser sont encore gravés dans ma mémoire. Nous partîmes séparément tous les trois. Hélas ! aucun de nous ne parvint au but de son courage, et j'ai appris aujourd'hui que la France n'avait pas été sauvée. Mais quand je vois des peuples d'historiens raconter que l'empereur oublia d'envoyer des ordres au général Rapp, j'éprouve une funeste démancheaison de leur couper... au moins la parole.

"Prisonnier des Russes dans un village allemand, j'eus la consolation d'y trouver un vieux savant qui me donna la preuve d'amitié la plus rare. Qui m'aurait dit, lorsque je cédai à l'engourdissement du froid dans la tour de Liebenfeld, que ce sommeil ne serait pas le dernier ? Dieu m'est témoin qu'en adressant du fond du cœur un suprême adieu à Clémentine, je ne me flattais plus de la revoir jamais. Je te reverrai donc, ô douce et confiante Clémentine, toi la meilleure de toutes les épouses et probablement de toutes les mères ! Que dis-je ? Je la revois ! Mes yeux ne me trompent pas ! C'est bien elle ! La voilà telle que je l'ai quittée ! Clémentine ! dans mes bras ! sur mon cœur ! Ah çà ! qu'est-ce que vous me chiez donc, vous autres ? Napoléon n'est pas mort et le monde n'a pas vieilli de quarante-six ans, puisque Clémentine est toujours la même !" FIN.

L'épisode qui fait suite a pour titre :

LE COLONEL FOUGAS

LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B P. 133

MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goulette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupe
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancredi de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoies
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia

16 Le Secret de Patrick O'Donoghue

17 L'Héroïne du Désert

18 La Rose Blanche

19 Le Dernier des Enfants d'Edouard

20 L'Incendiaire

21 Un Duel au Désert

22 Le Pêcheur de Perles

23 Les Frères de la Côte

24 Les Voleurs de Chevaux

25 La Chasse aux Brigands

26 Le Peau Rouge

VOLUME II

1 Dragonne et Mignonne

2 Le Chevalier de Lancy

3 Le Crime de Pierrefitte

4 La Révélation

5 Colomba

6 La Vengeance Corse

7 Le Fou Yégof

8 L'Invasion

9 Le combat de Falkenstein

10 Un Enlèvement sous la Régence

11 Les Chevaliers de l'As de Pique

12 La Fille de Margared

13 L'Héritage Fatal

14 Le Jettatore

15 Le Diamant Caché

16 Camille

17 Le Testament du Commandeur

18 Une Famille Corse

19 La mort de Pierre Duvernay

20 La Folle

21 Le Sacrifice de Germaine

22 La Vengeance

23 La Justice de Dieu

24 L'Honnête Criminel

25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts

26 Bon sang ne peut mentir

27 Valérie

VOLUME III

1 Une Évasion à la Guyane

2 Les Millions du Nabab

3 L'Arme Révélatrice

4 Le Comte d'Olligny

5 Le Parricide

6 Vingt ans à la Bastille

7 Nélida

8 Ginevra

9 Le Médecin des Folles,

1re série, L'Hôtel du Grand Cerf

10 2e série, Une Erreur Judiciaire

11 3e série, Jeanne la Folle

12 4e série, Paula Baltus

13 5e série, Le Serment de Paula

14 6e série, L'Achat de la Maison des Folles

15 7e série, Le Drame de l'Albatros

16 8e série, Le Retour de l'Assassin

17 9e série, La pièce à conviction

18 10e série, L'Empoisonneur

19 11e série, Les exploits de Claude Marteau

20 12e série, La Place Saint-Jean

21 La Chasse à l'Héritage

22 Le Bal Musqué

23 Les Deux Sœurs

24 Le Revenant

25 Tom Sandons

26 L'Œil de Vichnou

AU BON MARCHÉ

MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Grande Vente Spéciale de Marchandises Importées — Ouverture LUNDI.

3 Caisses d'Étoffes à Robes unies et de fantaisie. 2 Caisses de Pluche de soie, dans toutes les nuances.
 4 Caisses de Manteaux, Dolmans, Ulsters et Paletots. 2 Caisses de Manteaux d'enfants.
 3 Caisses de Mérinos et Cachemires français. 1 Caisse de Gants kid directement de Paris.

AUSSI — Le plus grand assortiment de LAINAGES, tels que Châles, Jersey, Nuages, Corps et Caleçons, Jupons, etc, tout de notre propre importation, à être éconlée à sacrifiée et sans réserve.

GRANDE VENTE DE COUVERTES, FLANELLES, ET CONFORTABLES.

AUSSI — NOTRE STOCK CONSIDÉRABLE DE TAPIS ET PRELANTS A ETRE SACRIFIÉ AU PRIX COUTANT.

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

ALPHONSE VALIQUETTE, PROPRIETAIRE

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GÉAT, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

HORACE PEPIN, L.D.S.
CHIRURGIEN-DENTISTE

1639 — RUE NOTRE-DAME — 1639

Se porte Est de la Côte St-Lambert MONTREAL.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

ECURIE BALMORAL

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Écurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 19 OCTOBRE 1887

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

J. N. LAMARCHE
RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent
MONTREAL.

L'atelier de M. Lamarche est un des plus complets de la Province et les travaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.
REGLAGE — PERFORAGE — NUMÉROTAGE, ETC.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par MM. J. LÉSAUD & C^{ie}, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les semaines, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie etc. Un département spécial est consacré à la lingerie pour elle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.